

L'analyse fait-elle encore rêver ?

Patrick Salvain

Pour commencer, reconnaissons qu'il n'y a d'analyse possible que si l'on entre en contact avec ce qui vient à l'esprit – « Einfall » –, autrement dit avec la pensée telle qu'elle émerge. Cela relève d'une nécessité dans la mesure où l'enjeu est un élargissement du champ de la conscience jusqu'au point où les pensées refoulées se laissent deviner. Car comme il y a de l'esprit dans le rêve, le mythe ou le fantasme, il existe du penser dans le réel de l'inconscient qui implique le sujet à son insu. Il s'agit donc de se rendre sensible à ce qui s'en manifeste au passage, de prêter attention au surprenant ou au fortuit, de ne pas rejeter ce qu'on est tenté de mettre à l'écart. À l'égal d'une phrase prononcée pendant le sommeil ou d'un mot d'esprit non délibéré, une pensée involontaire témoigne de la possibilité d'un dépassement de la ségrégation entre conscient et inconscient. La libre association ouvre alors une perspective à l'analyse conçue comme rationnelle.

Une idée ou une émotion qui touche la conscience peut être insistante ou fugace, allusive ou métaphorique, fondée ou non en raison, chevillée au corps ou autonomisée, et avoir trait à la jouissance ou à l'effroi, donc susciter un mouvement de désir ou une fuite angoissée. Mais à l'occasion d'un relâchement des tensions le moment de survenue d'une association peut être celui de son acceptation en tant que formation de pensée. Certes il arrive assez souvent qu'on prenne cette dernière pour quelque chose, qu'on tente de faire corps avec elle ou au contraire de l'isoler, qu'on l'attribue à une entité personnifiée ou qu'on la traite comme un objet. À l'analyse se découvre pourtant autre chose : la présence de pensées qui ne se connaissent pas elles-mêmes et auxquelles la conscience ne s'associe qu'à condition de rompre le leurre de la toute-puissance.

Affaire entendue si l'on souscrit à la règle fondamentale ? Son introduction dans la cure par la parole n'en laisse en effet pas la configuration inchangée. Quoique... Le dire substitué à la décharge, la remémoration à la répétition symptomatique, le fantasme à la mise en acte : voilà le modèle, par delà les styles classique ou baroque. La cure apparaît dès lors captivante ou inquiétante, selon qu'elle est considérée comme moyen de satisfaire au désir et de compenser sur une autre scène le défaut de jouissance, ou comme renonciation à la jouissance du symptôme et mise à nu d'une vérité masquée. Mais il est en tout cas attendu qu'opère la magie de la parole – ou du silence – qui fait autorité.

La libre association cependant ne va pas dans ce sens puisqu'elle correspond plutôt à une suspension du principe d'autorité. Pas de cérémonial obligé, pas d'observance prescrite, pas de discours fétichisé : la parole, faillible, est elle-même à situer dans son contexte, ne garantit aucune vérité immédiate, bref vaut comme médiation et non comme institution d'un objet de croyance.

Quant aux dogmes, à l'opinion et jusqu'à l'idéologie psychanalytique, ils n'ont à être reçus qu'en tant que pensées parmi tant d'autres, du moins si l'on s'essaie à penser sans totem ni tabou. Prétention insoutenable ? – puisqu'il est constatable que l'on s'adresse fréquemment à la psychanalyse pour restaurer du lien familial là où il a fait faillite. Propos dérisoire ? – puisqu'il n'assure aucunement d'une emprise sur le réel de la mort. À moins que ce ne soit l'apport le plus radicalement neuf de l'analyse : une façon de nouer une alliance entre la conscience et ce qui se pense inconsciemment, cela ne consistant donc pas à rester subjugué par les forces de l'inconscient ou à viser la domination par une conscience refermée sur elle-même. Un tel état d'esprit, ni guerrier ni mystique, est encore rare. C'est qu'il ne va pas de

soi, aussi longtemps que la possibilité de liberté continue d'être identifiée à l'expression d'une puissance souveraine.

La règle analytique propose une mise en jeu du pouvoir subjectif en même temps qu'elle fait limite à ce dernier. Elle prend sa portée dans la trouvaille mais n'assure personne de la détention du vrai. La rabattre sur une exigence de « tout dire » prête à malentendu si cela laisse entendre qu'elle enjoindrait de parler sans discontinuer, de se raconter à l'infini, de procéder par reconstruction systématique ou de se disperser en associant compulsivement. En faire un auxiliaire technique ne paraît guère bienvenu quand cela mène à supposer que l'objectif serait de se faire dicter son destin par un maître du sens à qui il suffirait de livrer du matériel. Et vouloir la centrer sur un objet unique est si peu adéquat qu'il en résulte un choix forcé : entre originaire et actuel, entre trauma et fantasme, entre visible et audible, entre érotique et éthique, etc. Mais cette partialité ne va-t-elle pas à l'encontre d'une règle invitant à se focaliser sur les connexions de pensée et non sur une signification ultime ou sur ce qui fait bloc ?

Même question quant au transfert. En effet celui-ci apparaît comme un véritable acte manqué, est repérable à la source de formation du rêve, se trouve mis à jour en tant que répétition des liens et désirs primordiaux, renvoie à un fragment de vie réelle, enfin est identifié en tant que relation à un objet fantasmé. Cela ne lève pas l'énigme et Freud ne s'y est pas trompé, lui qui déclare retrouver sous la forme du transfert l'action de suggestion à laquelle il avait renoncé, ce qui le mène à rouvrir le chantier avec Psychologie des masses et analyse du moi. C'est que ce qu'on nomme transfert est un rapport social, une médiation qui témoigne de la capacité d'influence des personnes mais aussi de la force suggestive des pensées qui se transmettent inconsciemment. Dès lors le pire serait de méconnaître cette dimension inéliminable de la suggestion, celle-ci revenant en force sous le couvert de la volonté de transfert, soit d'une concentration de pouvoir excluant toute relativisation. Là est le nœud. Car la formation de libre association implique une suspension de la suggestion directe qui laisse place aux manifestations involontaires de transfert ou de suggestion, phénomènes dont la mise en relief temporaire n'a pas à fixer comme but leur intensification permanente. Ainsi conçu, le pouvoir du transfert est ce dont on ne dispose pas et la pratique ne conduit pas à établir un culte. À l'opposé, miser sur le renforcement du transfert, c'est en rajouter dans le sens du symptôme, avec ce que cela peut susciter d'associations de complaisance ou provoquer de panne dans la pensée. N'est-ce pas tout à fait net lorsqu'on utilise le transfert comme faire-valoir, qu'on en fait une marchandise ou qu'on le manie comme un instrument de domination ? Et chacun de penser ici à son adversaire préféré... Mais n'insistons pas. D'ailleurs la défense de l'analyse pure ne s'expose-t-elle pas à donner dans l'idéalisme de la pensée pure ?

L'important est de déterminer si les vicissitudes institutionnelles de la psychanalyse et son devenir incertain dans le domaine médical vont ou non venir à bout de ce qu'elle comporte de novateur. Ce qui compte, ce n'est pas de maintenir un dispositif immuable ou de préserver quelque label de spécialiste. Ce qui est à obtenir, ce n'est pas un « être-analysé » usant du freudisme ou du lacanisme comme image de marque. Et ce qui est à promouvoir, ce n'est pas un discours uniforme. Alors quoi ? Il s'agit qu'il y ait du champ libre pour une expérience dont le ressort soit effectivement de faire question de la vérité.

Concluant sa Note sur le maquis, René Char déclare : « Faire longuement rêver ceux qui ordinairement n'ont pas de songes, et plonger dans l'actualité ceux dans l'esprit desquels prévalent les jeux perdus du sommeil. » Projet d'avenir.

Un auteur en attente de Psychanalyste : Heinrich von Kleist
1re séance : Octobre 1994
Jacques Nassif

Kleist a à nous apprendre ce qu'est, ce que sera la psychanalyse.

Je ne peux pas supposer trop de choses connues : ni le contexte dans lequel ma démarche peut se situer, ni même finalement qui est Kleist, et comment il s'inscrit dans l'histoire de la pensée et des lettres.

Ma tâche n'est pas simple ce soir puisque je suis pris dans un cercle que je vais essayer néanmoins de rompre petit à petit.

Que Kleist m'en excuse, mais il faut d'abord que je m'explique sur mon titre, et sur ma méthode, sur ce concept : « en attente de ».

C'est un concept que j'ai cru pouvoir lancer dans un livre à propos de Jules Verne – Jules Verne est le grand frère de Freud et ce n'est pas étonnant qu'il partage exactement la même vision du monde, le même scientisme, la même désillusion par rapport à la science, le même goût pour les jeux de mots, le même goût pour la langue, etc.

Un livre, Maupassant juste avant Freud, de Pierre Bayard, vient juste de paraître. Voilà un titre qui dit aussi ce genre de choses. Et moi, je me pique de remonter un siècle avant, pratiquement.

Freud aurait dit que le Dichter anticipe le savoir de l'inconscient : c'est avec cette thèse que je me permets d'entrer en rupture, puisque je ne dis nullement que ces auteurs anticipent la découverte de Freud, mais qu'ils l'attendent. Ce qui rétablit la dimension d'une demande qui est bien celle de l'analysant, fût-elle adressée à un analyste absent.

C'est très souvent le cas, je dois dire, par les temps qui courent. Il est courant de rencontrer des analysants qui ont eu affaire, dans leur vie, à l'absence d'analyse, à l'absence de l'analyste qu'ils ont réclamé. Finiront-ils par le rencontrer ? Ce n'est même pas sûr.

D'ailleurs, s'agissant d'un auteur littéraire, j'affirme que cette absence n'est pas seulement historique – effectivement, il n'y avait pas de psychanalyste à l'époque de Kleist. Elle est aujourd'hui structurale. Un auteur qui a quelque chose à dire s'adresse par définition à cette absence de psychanalyste. S'il s'adressait à sa présence sans le dire, ou en le disant, ce serait tout de suite sujet à caution. Pourquoi ne va-t-il pas trouver un psychanalyste ? Pourquoi écrit-il ce genre de choses ? Il pourrait très bien les dire sur un divan ! Et s'il le dit sans le faire, ou s'il le fait sans le dire... En tous les cas, on ne peut plus bénéficier d'un certificat de naïveté par rapport au discours psychanalytique. Bien des livres nous tombent des mains, si on a un tant soit peu affaire à l'inconscient, parce que c'est bien plus intéressant d'entendre ce genre d'histoires énoncées sur un divan.

Il faut aujourd'hui recréer l'absence du psychanalyste pour pouvoir écrire. Il faut pouvoir s'adresser à cette absence. Il est indispensable de la recréer au besoin, de tromper le psychanalyste que nous sommes tous devenus – lorsqu'on ouvre un livre, on a quand même quelques lumières, on ne peut pas faire semblant.

Plus encore ! Si nous entrons plus avant dans le concept d'attente, nous trouvons un livre de Blanchot L'attente, l'oubli – livre indispensable à lire pour ce qui est du concept de cette absence –, dont le leitmotiv est « fais en sorte que je puisse te parler ». Effectivement, « l'attente se nourrit de l'attente et non pas de l'atteinte ».

Ce qui veut dire que, même si ce psychanalyste absent a été trouvé, il n'est pas du tout sûr, une fois que l'attente s'est installée et qu'il y a pris goût, que le sujet se satisfasse de la voir prendre fin.

Autant dire que cette attente s'enracine dans un désir qui n'est pas une simple envie, mais, au sens que peut lui donner la psychanalyse – et ce, depuis Lacan –, un désir qui aura été vécu sans être su, et qui est nécessairement marqué soit d'insatisfaction, soit d'impossibilité, soit, encore mieux, un désir toujours prévenu.

J'inscris mon affaire dans la clinique, or c'est pourtant bien de littérature que je vais parler. Quelle méthode adopter pour aborder le texte littéraire, étant parti de ces prémisses : d'une attente de ce psychanalyste, absent, historiquement, mais en fait structurellement ?

Je vais procéder par élimination. Je dirais d'abord qu'il ne faut pas considérer que cette attente serait celle de l'auteur en tant que sujet d'une histoire parce qu'un psychanalyste, par définition, ne saurait s'inscrire dans cette histoire.

S'agissant d'auteurs à mon sens en attente de la psychanalyse – Verne, Maupassant, Melville –, il est évident que cette enquête ne donne rien, strictement rien.

Bien sûr, on pourrait parler d'entrer en sympathie avec la subjectivité de ces auteurs, dans le pressentiment de ce que pourrait être le type d'écoute qu'un corps de psychanalyste pourrait offrir à la demande ainsi formulée. Un indice qui ne trompe pas pourrait être précisément : le retournement de l'avenir dans le passé.

Que veux-je dire par là ? Très souvent, ces auteurs, surtout s'ils anticipent, surtout s'ils font les futurologues, nous montrent à quel point ce qui est censé venir a déjà eu lieu ; à quel point, pour citer Kleist dans une de ses maîtresses paroles, « le Chérub est derrière nous », à quel point le paradis, censé être un jour possible, a déjà eu lieu et est « verrouillé ».

Mais que faire de ces pressentiments ?

C'est toujours le lieu des fausses reconnaissances, des faux amis.

Je ne fais pas une enquête sur les précurseurs de la psychanalyse et je ne fais pas de psychobiographie, c'est évident.

Deuxièmement, il est difficile d'attribuer cette intention à une œuvre en tant que telle ou encore moins au personnage d'une œuvre, si représentatif qu'il soit de la subjectivité de l'auteur. Un personnage est un personnage. On ne fait que lui fourguer son propre inconscient. La plupart du temps, les lectures de ce type en disent souvent plus long sur les lecteurs et leur sagacité, leur ingéniosité, leur connaissance des ficelles de l'inconscient que sur l'œuvre elle-même. C'est toujours passionnant mais ce n'est pas ainsi que l'on apprend du nouveau sur la psychanalyse ! La plupart du temps, la psychanalyse en question est une grille qu'on applique et on n'apprend rien de nouveau.

Parfois on éclaire une œuvre ou l'auteur d'une façon nouvelle, mais ce n'est que de la psychanalyse appliquée. Et pour ma part, je prétends, si vous me permettez cette formule, faire de la psychanalyse impliquée. Pour que le discours psychanalytique soit impliqué par la lecture que nous faisons de ces œuvres, il faut lire en creux dans le texte produit par l'auteur la reproduction en acte de quelques décisions qui constituent à mes yeux les conditions minimales permettant de parler de psychanalyse.

Je vais vous donner un aperçu très rapide de ces décisions. Il y faut un couple bien évidemment, plutôt qu'un simple monologue de narrateur plus ou moins omniscient et tout puissant. Kleist va nous donner l'exemple d'un auteur qui s'adresse à un public à travers des pièces de théâtre ou à un lecteur à travers des nouvelles, et j'aurai à traiter de cette double adresse. Donc, un couple, mais avec lequel se pratique une sorte bien précise de refus du

dialogue. C'est une première décision. Vous savez bien que c'est ce qui a cours chez un psychanalyste et c'est repérable dans certains textes et chez certains auteurs.

Un refus du dialogue, puis une sorte de réduction de l'écrit qui fait entendre que ce dont il s'agit c'est du couple que forme l'écrit avec la parole, un écrit qui met en scène un chassé-croisé entre l'écrit et la parole ; ce qui a effectivement cours dans la psychanalyse, dans le lieu du psychanalyste où, en tous les cas – j'ai essayé de le démontrer dans *Le bon mariage* –, se pratique une mise à l'écart de l'écrit matériel en tant que tel.

Au sein même de ce lieu inédit, forgé de toutes pièces, où ce refus du dialogue va s'inscrire, on aura affaire à une organisation spatiale et temporelle des échanges pour obtenir une extorsion de savoir, étant supposé que le savoir qui concerne les sujets a dû subir pour le moins un refoulement, sinon une forclusion, un effacement radical. Une quête de savoir se fait jour grâce à des dispositifs qui sont mis en scène dans le texte lui-même. Le premier critère est donc l'existence de ce couple réglé sur ces quatre points que je viens d'indiquer. Je souligne que ce couple est marqué par une certaine appréhension du langage, et là encore je ne fais que rendre à Kleist son bien, qui tient compte de l'élaboration progressive des idées dans le discours – c'est le titre du texte que je vais commenter ce soir à la fin de cette séance.

Ce qui veut dire que cette appréhension du langage tient compte de la précellence des mots en tant que tels dans l'élaboration des idées, ces mots étant alors, par définition, des mots d'esprit, des trouvailles qui vous viennent comme malgré vous. Les textes dont je parle en sont constamment émaillés ; il y a des mots d'esprit chez Jules Verne, et nous verrons que Kleist est un maître d'un certain type d'humour que j'essaierai de définir avec vous.

Deuxièmement, cette appréhension du langage tient compte du fait que ce soit dans les malentendus provoqués par la constatation que le dialogue est illusion que de tels mots, mots d'esprit, trouvailles, peuvent être forgés. C'est quand il y a malentendu que le mot affleure comme mot d'esprit ; et ces mots et ces malentendus sont provoqués du fait que le dialogue fait mine d'être là, alors qu'en fait il n'y a pas de dialogue, le dialogue étant à refuser.

Alors, peut-on aller jusqu'à pratiquer explicitement le non-dialogue, surtout quand on écrit ? C'est toute la question de savoir comment on passe de cette pratique du non-dialogue dans l'écriture littéraire, à la règle elle-même du non-dialogue, telle qu'elle se pratique dans la séance psychanalytique. J'essaierai donc de demander comment Freud a pu passer de ces prémisses, de cette inscription en creux dans le discours littéraire à une règle ? C'est déjà une question que j'essaierai de poser à la fin de cette séance, ce soir-même, à la fin de la lecture du texte annoncé.

Maintenant, vous ayant un peu parlé de ma méthode, il faut quant même que nous fassions connaissance avec Kleist, et pour cela je voudrais vous rappeler quelques dates, quelques événements historiques, mais aussi vous lire quelques lettres qui nous permettront d'envisager une première hypothèse, à savoir que Kleist s'est ménagé, pour que sa parole puisse se faire entendre, ce que j'appellerai un « praticable épistolaire ».

C'est peut-être le premier praticable auquel Kleist a eu recours. Vous verrez, à la lecture des lettres que je vous proposerai, que ce terme de praticable n'est pas excessif – je vais lire une dizaine de lettres, très vite, des passages.

Vous pouvez vous reporter à cette correspondance, très bien traduite, qui existe chez Gallimard. C'est un très beau livre, absolument fascinant. C'est vraiment la meilleure entrée dans la biographie de Kleist. Vous entendrez sa voix et vous verrez qu'elle n'est pas négligeable, qu'elle est tout à fait poignante, qu'elle est souvent admirable.

Je vous cite d'abord quelques dates qui vous permettront de situer Kleist dans l'histoire – c'est important.

Il naît en 1777 et en 1778 meurent Rousseau et Voltaire.

En 1780 c'est Marie-Thérèse d'Autriche qui meurt. En 1781 paraît la Critique de la raison pure.

En 1784 est représenté le Mariage de Figaro.

En 1786, c'est la mort de Frédéric II, roi de Prusse.

En 1788 meurt le père de Kleist. Kleist a donc neuf ans. Cela va entraîner qu'il soit envoyé au Collège français de Berlin.

En 1790, dix ans après sa mère, Marie-Thérèse d'Autriche, c'est Joseph II qui meurt.

En 1791, c'est la mort de Mozart.

En 1792 – Goethe qualifie cette époque de nouvelle époque de l'histoire du monde –, c'est la bataille de Valmy, la victoire des troupes révolutionnaires sur les coalisés.

En 1793, le 21 Janvier, exécution de Louis XVI.

Ce ne sont pas des événements que j'ai glanés au hasard. Pour moi, ce sont des événements qui marquent structurellement la pensée, comme l'histoire dans laquelle Kleist a baigné.

Kleist a été élevé pour devenir soldat, comme tous les gens de sa classe. Au hasard – enfin, les hasards ne sont jamais étonnants ! – : il participe en 94 à la campagne de Rhénanie contre les troupes françaises ; il est sous les ordres de Frédéric de la Motte Fouquet, qui n'est pas un personnage négligeable dans l'histoire des Lettres et dans l'histoire du Romantisme allemand – c'est l'auteur d'Ondine et de La Mandragore, qui sont des contes importants et qui ont été sans doute lus par Kleist. Je vous invite à les lire, ils sont publiés tout à fait à la fin, dans Les romantiques allemands à la Pléiade, Volume 1.

Frédéric de la Motte Fouquet apprécie le courage de Kleist qui, durant toute sa carrière militaire, n'a cessé de monter en grade. Il était tout à fait apprécié, ça n'était pas un couard.

C'était sûrement quelqu'un qui avait du cœur.

En 1794 sont guillotines André Chénier et Robespierre.

Nous sommes en pleine terreur en France.

En 1795 est signé le traité de Bâle avec la Prusse, qui donne à la France la rive gauche du Rhin.

Et puis s'ensuivent les campagnes d'Allemagne avec Moreau, d'Italie avec Bonaparte, visant à l'écrasement de l'Autriche.

Goethe publie cette année-là Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister, encore un livre absolument décisif pour ce qui nous importe.

En 1797, Kleist est passé sous-lieutenant et il noue une amitié, qui ne se démentira plus, avec deux personnes dont il faut que vous connaissiez les noms : Ernst von Pfuel et Rühle von Lilienstern. Mais la vie militaire ne lui suffit plus et il se met à étudier les mathématiques et les sciences, tout en s'intéressant à la musique ; il joue de la clarinette. Et arrive l'année 1799 où il envoie une lettre de démission de l'Armée.

Je vais maintenant entrer avec vous dans le cœur de cet auteur, vous faire entendre un peu sa voix.

Je vais vous lire une lettre qu'il écrit à Christian Ernst Martini, qui n'est autre que le précepteur qu'il a eu.

C'est une lettre que je serai amené à commenter de nouveau la prochaine fois – mon cours s'intitulera « Croyance et Savoir » et j'essaierai de parler de la première œuvre publiée de Kleist qui est La Famille Schroffenstein. Dans Anecdotes et petits écrits (Petite bibliothèque

Payot) se trouve le texte De l'élaboration progressive des idées dans le discours, traduit par Jean Ruffet. Voici un passage de la lettre à Martini :

« La question était la suivante : un être réfléchi peut-il se trouver dans une situation telle, qu'il doive davantage se fier à un autre qu'à lui-même ? Je dis : un être réfléchi, excluant ainsi tous les cas où quelqu'un, par une foi aveugle, se soumet à l'autorité d'autrui. Cette restriction étant faite, le seul cas possible reste celui où la conviction de l'autre repose de préférence sur l'expérience et la sagesse de l'âge. Mais que signifie : faire confiance aux convictions d'autrui ? Admettre de façon raisonnable que son opinion est vraie, c'est-à-dire prendre son opinion pour mienne ; n'est-ce pas alors me fier et obéir encore à ma propre conviction ? - Tout ce qu'un homme réfléchi doit faire, lorsque la conviction d'un aîné plus avisé entre en conflit avec la sienne, c'est d'émettre des doutes quant à la vérité de son opinion propre, de la soumettre à un examen sérieux et répété et de se garder de croire prématurément qu'il l'a considérée et éclairée sur toutes les coutures. Mais croire à l'encontre de sa conviction, c'est-à-dire croire à ce qu'on ne croit pas, est impossible.

» (Correspondance complète, Paris, Gallimard, 1976, p. 20).

Voilà un point de départ tout à fait utile pour savoir qui était Monsieur Kleist. « [...] Croire à l'encontre de sa conviction, c'est-à-dire croire à ce qu'on ne croit pas, est impossible. » Ce genre de choses porte singulièrement à conséquences.

« Si l'on ne peut donc suivre que sa conviction personnelle, on ne devrait alors solliciter les conseils de personne, sinon ceux de sa propre raison ; nul en effet ne peut, mieux que moi, savoir ce qui servira mon bonheur ; nul ne sait aussi bien que moi quel chemin ma vie doit emprunter, compte tenu de mes dispositions morales et physiques ; justement parce que nul ne les connaît, ne les peut sonder aussi à fond que moi. Tous ceux qui s'empressent de dispenser leurs conseils ignorent l'importance et la difficulté de la tâche qu'ils s'imposent, et ceux qui en comprennent le poids hésitent à l'entreprendre, car ils sentent justement combien elle est délicate et dangereuse. C'est donc une vérité de dire : on ne doit prendre conseil que de celui qui n'en donne aucun. » (Ibid., p. 20-21.)

Voilà un bon point de départ. Voilà Monsieur Kleist qui sait déjà ce que peut être un psychanalyste. A mes yeux, ce genre de phrase : « On ne doit prendre conseil que de celui qui n'en donne aucun », mais qui vous écoute énoncer ce que vous lui demandez, c'est exactement ce qui me fait dire que Kleist est en attente de la psychanalyse.

Toute cette lettre est prise dans le contexte d'une justification de sa décision de quitter l'armée, donc de quitter un discours d'autorité, un discours de croyance, un discours de suggestion nécessairement.

Et voilà en quels termes Kleist s'exprime :

« [...] La condition de soldat, à laquelle mon cœur n'a jamais souscrit, la trouvant trop peu conforme à sa nature profonde, ces considérations me l'ont fait prendre en horreur au point qu'il me devient impossible de l'assumer. Les fameux miracles de la discipline militaire, qui faisaient l'étonnement de tous les connaisseurs, sont devenus l'objet de mon plus cordial mépris ; je voyais dans les officiers des chefs de parade, dans les soldats des esclaves, et quand le régiment montrait son savoir-faire, je croyais voir le monument vivant de la tyrannie. A cela s'ajoutait que je commençais à ressentir vivement le retentissement néfaste de ma situation sur mon caractère. J'étais souvent obligé de punir là où j'aurais volontiers pardonné, ou bien je pardonnais quand il aurait fallu sévir ; et dans les deux cas je me tenais pour répréhensible moi-même. Dans ces moments-là naissait tout naturellement en moi le désir d'abandonner une situation dans laquelle torturé par deux principes contradictoires, je

ne savais jamais si je devais agir en être humain ou en officier ; quant à concilier les devoirs propres à ces deux fonctions, je pensais cela impossible dans l'état actuel de l'armée. » (Ibid., p. 26.)

Cette lettre admirable à Martini est intéressante car elle manifeste aussi bien le désir de ne pas se soumettre sans l'obtention d'un savoir.

Dans ces textes se manifeste une volonté d'obtenir un savoir. Et quel savoir y a-t-il plus lieu d'obtenir que celui des mathématiques ? Quel est celui qui est le plus enviable si ce n'est un savoir assuré comme celui des mathématiques ?

Les mathématiques peuvent-elles s'acquérir auprès d'un autre qui les saurait ? Un sujet supposé savoir donc. Quoi de plus normal que de s'adresser à un professeur pour ce qui est d'apprendre les mathématiques ?

Voilà ce que nous en dit Kleist :

« J'étudiais les sciences en compagnie d'un jeune ami du régiment. Nous avons commencé à prendre des cours de géométrie chez notre professeur Bauer ; pour aller plus vite, nous avons décidé de préparer seul chaque heure de cours et de réserver les cours pour l'application pratique des théorèmes, sans autre explication de la part du professeur, si bien que son rôle se bornait à nous dire si nos résultats étaient justes. C'était déjà presque une manière de travailler seul. Que l'aide minime apportée par notre professeur était insuffisante pour me déterminer à différer ma décision, j'en devins pleinement conscient lorsque nous en vîmes à démontrer que des rapports irrationnels entre des lignes pouvaient se ramener à des rapports rationnels, puisque la mesure de chaque ligne est plus petite que toute grandeur imaginable. C'était un raisonnement par l'absurde et il était si prolix que, dans mon excès de précipitation, je ne pouvais pas en admettre les conclusions ; de même que les démonstrations par l'absurde de Kästner, qui ne permettent pas de pénétrer la nature d'une chose, me laisseront toujours sceptique, parce que je répugne à supposer vrai ce dont je dois ensuite reconnaître la fausseté. Bref, je n'étais pas encore mûr pour ce genre de raisonnement et par malheur c'était mon tour de le faire. Je n'y parvins pas. Mon professeur dut me l'expliquer ; or ce que je ne peux pas comprendre en le lisant, je le comprends encore moins en l'entendant ; quand je lis une démonstration, je ne parviens à la conclusion qu'après avoir saisi les prémisses, je n'entreprends pas une construction avant d'avoir posé les fondations. Rien ne me dérange dans ma réflexion, et s'il arrive qu'un détail me donne à réfléchir, je commence par me l'expliquer, pour reprendre ensuite là où j'en était resté. Il n'en est pas de même quand j'écoute : Le professeur tire les déductions et conclut en fonction de sa propre compréhension, non de la mienne. La voie qu'il emprunte a beau être la bonne, une autre voie s'est ébauchée en moi et le fait de m'en écarter opère dans mon raisonnement une diversion qui me trouble, ou encore je bute sur un détail curieux qu'on n'a pas encore abordé, mon attention se détourne involontairement du but que mon professeur veut me faire entrevoir, et il prêche à un sourd. Bref, je ne compris pas davantage sa démonstration la deuxième ou la troisième fois et, pour ma grande confusion, il ne restait pas d'autre solution que de laisser à mon ami le soin de la faire, ce dont il s'acquitta parfaitement. Il m'avoua pour me consoler, au moment où nous quittions la chambre du professeur (laquelle m'avait fait cette fois l'effet d'un tribunal de l'Inquisition, tant j'y transpirais à grosses gouttes à chaque question) qu'il avait parfaitement saisi la démonstration avant le cours et que, sinon, il aurait connu les mêmes déboires que moi, car il n'avait pas pu suivre mieux que moi, et pour les mêmes raisons, la déduction du professeur (dont je reconnais d'ailleurs l'exactitude). » (Ibid., p. 27-29.)

Qu'est-ce que ce texte a à nous apprendre pour le sujet qui nous occupe ? Kleist est quelqu'un qui nous fait entendre à quel point on ne peut comprendre ce qu'on n'a déjà compris. Aucune pédagogie ne peut hâter le cours de cette compréhension qui doit se faire par... Il propose la lecture ; nous verrons un peu plus loin que cela pourra aussi bien être la parole.

Là, il s'agit de mathématiques, et je ne vois pas comment il pourrait se dispenser de comprendre lui-même, puisqu'il est dérangé par le fait qu'un autre puisse lui inculquer un raisonnement qu'il n'a pas pu lui-même reconstruire. Vous avez vu combien ce texte est précis.

Je dois dire que, pour moi, ce texte sur la compréhension des mathématiques s'applique immédiatement à ce qu'il en est des processus inconscients. D'ailleurs, je crois me souvenir que mon bon maître, Lacan pour le citer, parlait de l'incompréhension des mathématiques comme étant du symptôme, comme donnant naissance même à ce qui était le symptôme analysable. Donc, retournez à vos livres de mathématiques.

Quatrième passage, toujours à cette période : une lettre qu'il écrit à sa sœur (sa demi-sœur en fait) Ulrike von Kleist, qui a occupé une place tout à fait centrale dans sa vie. Elle a fini à l'asile après la mort de son frère. C'est elle qui l'a accompagné à Paris, déguisée en homme, juste après la Terreur.

Voici en quels termes il s'adresse à elle :

« C'est toi, ma chère petite Ulrike, qui as pris en moi la place presque irremplaçable et qui t'honore vraiment, occupée naguère par mes très estimables amis de Potsdam (où il était naguère, étant à l'armée, en train de se donner une formation dans les sciences et les mathématiques). Je ne crains pas non plus de t'avouer que la perspective de ton amitié, en dépit du désir que j'avais de connaître d'autres universités, m'a finalement décidé, en partie du moins, à choisir Francfort comme résidence. Car des principes et des résolutions comme les miens ont besoin de soutien si on veut les mener infailliblement à leur terme par-dessus tant d'obstacles et de difficultés. C'est toi, ma chère petite Ulrike, qui garantis mon succès. Tu es la seule ici à me comprendre parfaitement. Grâce à nos entretiens à cœur ouvert, à nos doutes, à nos interrogations, grâce à nos brouilles aimables et amicales qui avaient pour unique objet cette vérité à laquelle nous aspirons tous deux sincèrement et qui d'ordinaire nous réunit, grâce à tous ces avantages tirés de ta fréquentation, j'arrive à discerner de plus en plus dans mes principes et résolutions le vrai du faux ; ainsi s'épurent-ils de plus en plus, nouant des liens plus serrés avec mon âme, plongeant plus profond leurs racines et m'appartenant davantage. Ta complicité dans mes sentiments, la connaissance que tu as de mon être le retiennent d'autant mieux de dégénérer ; car ce n'est plus seulement à moi, c'est à toi que je redoute de déplaire désormais. Ton exemple me garde des emprises du vice et de la folie, ton estime garantit la mienne. Mais il suffit. Vois-tu, on ne peut m'interrompre de faire ta louange, j'éprouve un plaisir immense à me déclarer ton débiteur. J'apprécie en toi la plus noble des filles, j'aime en toi celle qui m'est à présent le plus chère. Serais-tu un homme, ou ne serais-tu pas ma soeur, je serais fier de lier mon sort au tien pour toute la vie. » (Correspondance complète, op. cit., p. 33-34.)

C'est une phrase qui laisse rêveur, n'est-ce pas ? « Serais-tu un homme ou ne serais-tu pas ma soeur... ». Vous sentez bien la place, inoccupable sans doute, qu'occupe déjà cette femme plus âgée que Kleist de quelque cinq ans au moins . Inutile de vous dire que cette correspondance avec Ulrike est toujours passionnante, pour toutes ces raisons sous-jacentes ; je ne vous en dis pas plus car je ne vais pas faire dans la psychobiographie...

Pour illustrer ce praticable épistolaire, je vous cite un autre texte adressé à Ulrike. Vous allez voir la place qu'elle occupe et ce que j'appelle praticable épistolaire.

« J'ai d'abord eu l'intention de justifier ce long silence ; mais je réfléchis qu'il n'est pas très utile de l'excuser auprès de quelqu'un qui me connaît et sait les raisons de ma présence ici. Je me suis fixé un but qui exige, pour être atteint, une tension continuelle de toutes mes forces et l'emploi de chaque minute de mon temps. J'ai entrepris en particulier, pendant cette seconde série de cours à l'université, une foule de travaux auxquels je ne peux faire face qu'en déployant le zèle le plus attentif ; » (Correspondance complète, op. cit., p. 39.)

Donc, il s'excuse.

« Lorsqu'on s'est occupé longuement de choses austères, abstraites, où l'esprit trouve sa nourriture, mais d'où le pauvre cœur ressort frustré, c'est une joie véritable de s'abandonner sans réserve au besoin de s'épancher (je souligne). Il est même nécessaire de temps à autre de rappeler le cœur à la vie. Lorsqu'on passe son temps à démontrer et à raisonner, le cœur désapprend presque le sentiment ; le bonheur ne loge pourtant qu'en lui, dans le sentiment, non dans la tête ou l'entendement. Il ne se laisse pas démontrer à l'instar d'un théorème de mathématiques, il demande à être éprouvé, s'il est présent. Aussi importe-t-il de temps à autre de ranimer le cœur en lui faisant éprouver des joies sensuelles ; chaque jour au moins il faudrait lire un bon poème, voir une belle peinture, entendre une douce mélodie ou encore échanger avec un ami une parole chaleureuse afin d'éduquer la partie la plus belle, je dirais presque la plus humaine de notre être.

Depuis ton départ d'ici, j'ai dû renoncer entièrement à ce dernier plaisir et c'est précisément ce qui manque le plus. » (Ibid., p. 39-40.)

Et voilà pourquoi il lui écrit. La suite de la lettre est très belle.

Vous sentez bien la place que peuvent occuper ces personnes tout à fait précises, qui ne sont pas n'importe qui dans cette histoire.

Et puis, viennent quand même les fiançailles de Kleist, sa rencontre avec Wilhelmine Von Zenge. C'est en 1800 et c'est à cette même date que commence la bougeotte de Kleist – plus que le voyage. Kleist est quelqu'un qui n'a pas arrêté de voyager d'une ville à l'autre, de sillonner l'Europe. Il se pourrait que son écriture soit aussi un voyage. Ce n'est pas pour rien qu'il se donne la possibilité d'écrire, étant constamment en déplacement, loin des personnes auxquelles il s'adresse.

Je retourne à cette grille chronologique des quelques dates que je voulais vous donner, avant de continuer ma lecture des textes.

En 1801 a lieu ce qu'il est convenu d'appeler la crise kantienne de Kleist, crise à propos de laquelle je vous lirai sous peu deux lettres, à Wilhelmine cette fois. Immédiatement après l'énoncé de cette crise, qui est un effondrement.

Vraiment, Kleist, comme vous l'avez entendu, a bandé toute son énergie pour devenir un homme des Lumières qui entrerait à fond dans ce qu'il a appelé un « plan de vie » dans lequel il y a l'accession au savoir, à la science, au sens le plus noble du mot.

Et patatras ! Sa lecture de Kant et de La critique de la raison pure remet tout cela en cause. A partir de là, il n'arrête plus de ne pas tenir en place, littéralement. C'est là qu'il entreprend son voyage à Paris, qu'il séjourne ensuite à Strasbourg, qu'il commence à écrire Robert Guiscard, la fameuse pièce qu'il finira par détruire, dont il ne nous reste qu'un fragment ; qu'il se brouille avec ses sœurs ; qu'il a presque envie de tout abandonner pour retourner à la terre et vivre comme un paysan et pour finir, qu'il se fixe à Berne où il rencontre un médium du nom de Zschokke. Ses activités plus ou moins politiques sont mal vues, et il est obligé de

quitter Berne. Il s'installe au bord du lac de Thoune. Il se brouille avec Wilhelmine, tombe malade.

C'est là qu'il est soigné et recueilli par un médecin bernais du nom de Wyttembach. Il a eu plusieurs médecins, dont je vais vous citer les noms car c'est important de situer dans son histoire ces moments où l'énergie de Kleist s'abandonne à la maladie, se nourrit de la maladie. Kleist se dit malade.

Guéri en octobre, il est ramené à Weimar par sa soeur. Il y rencontre Wieland, et c'est à Wieland qu'il lit un fragment de son Robert Guiscard. Et nous avons un texte de Wieland qui nous dit son admiration pour Kleist, qu'il reconnaît comme étant le Shakespeare allemand, celui qu'on attend.

Vous verrez, au contraire, l'ironie de Goethe à propos de cette attente d'un Shakespeare allemand.

En 1803 est publié à Zurich et à Berne, mais anonymement, La Famille Schroffenstein.

Toujours le voyage : Berne, Milan, Genève, Paris à nouveau.

C'est à Paris qu'il renonce au Robert Guiscard qu'il brûle. C'est là qu'il est arrêté pour la première fois comme espion, par la police française.

Ces arrestations comme espion sont aussi intéressantes, vous verrez un peu plus loin qu'il fera de la prison.

Effectivement, il tombe gravement malade et c'est à Mayence qu'il est soigné par un docteur Wedekind. C'est son deuxième docteur.

En 1804 il arrive enfin à Berlin, où il fréquente les milieux littéraires, car sa décision d'écrire date de quelques années auparavant, comme sa crise, mais c'est véritablement à ce moment-là qu'il se frotte au milieu littéraire tout en ne se posant absolument pas en homme de plume, tout en étant très discret et réservé sur son activité littéraire qui, pourtant, est le principal de ce qui le maintient.

Je vous passe tous ses démêlés avec les diverses administrations auxquelles il demande du travail. Pour un noble comme lui, il est absolument indispensable d'avoir une raison sociale. N'ayant plus l'armée, il essaye d'entrer à l'administration des Domaines, donc d'obtenir un poste surnuméraire qui lui permette de ne pas peser sur ses ressources personnelles qui, de toutes les façons, ont été très vite épuisées. La correspondance est émaillée de demandes d'argent à sa soeur, à sa tante. Toute sa fortune passe en voyages.

Il travaille à Mickael Kohlhaas, à Amphitryon, à La Marquise d'O, à Penthésilée. Comme vous voyez, une pièce de théâtre et une nouvelle en même temps. Les deux écritures sont pratiquement sur deux tables et concomitantes.

La guerre est partout en Europe à cette époque.

En 1806, Napoléon entre à Berlin et déclare le blocus continental.

Kleist parvient à se faire mettre en congé de maladie, sans être vraiment malade, et termine La cruche cassée. Il abandonne la carrière de fonctionnaire, espérant obtenir un succès qui lui permettrait de vivre de sa plume.

Un voyage en France et le voilà pour une deuxième fois soupçonné d'espionnage. Mais cette fois il n'est pas délivré par la paix de Tilsit qui avait été prononcée la dernière fois et qui avait permis sa libération.

Il est envoyé au fort de Joux, près de Pontarlier, puis ensuite au camp de Châlons-sur-Marne.

Il va rester six mois emprisonné.

En 1807, une fois libéré, il s'installe à Dresde, et fréquente l'éditeur Adam Müller. C'est là qu'il rencontre un troisième médecin, GothilfHeinrich von Schubert, qui est un homme

important. C'est un médecin, un savant, c'est un théologien de la nature. Mais surtout, c'est quelqu'un qui s'intéresse à tous les phénomènes inconscients. C'est, si vous voulez, le Charcot de Freud.

Je vais vous citer un texte cité par Marthe Robert dans un petit livre *Un homme inexprimable* publié à l'Arche. Donc ce livre et un autre *Une passion allemande* récent (Luther, Holderlin, Schiller, Kleist, Kant) au Seuil, « Librairie du vingtième siècle ».

Ces deux textes sont pour moi exemplaires d'une méconnaissance du point de vue que j'adopte. A savoir: que ce soit, sur le mode du transfert négatif- dans le cas de Marthe Robert, c'est tout à fait étonnant de voir à quel point Kleist l'énerve -, ou que ce soit sur le mode du transfert on ne peut plus positif chez Emmanuel Terray, il n'en reste pas moins que ces auteurs, aussi estimables soient-ils, passent complètement à côté de cette implication de la psychanalyse - c'est d'autant plus étonnant de la part de Marthe Robert. Et au contraire, ils ne font que souligner sa misère, ses manquements, le symptôme qu'il représente pour Emmanuel Terray. Kleist illustre ce propos. Nous n'apprenons rien de plus! Alors, ce que je prétends, c'est que Kleist peut nous apprendre quelque chose de plus, si on le lit comme j'espère le faire.

Que dit ce von Schubert? J'en étais à cette citation: « Notamment, mes communications sur les manifestations psychiques où la vie corporelle est assujettie, et qui sont provoquées dans le magnétisme animal, voire en l'absence de celui-ci dans le rêve, des pressentiments dans l'avenir, la clairvoyance, etc., avaient tant d'attrait pour Kleist, qu'il ne se lassait pas de les écouter et me demandait sans cesse des explications. »

Voilà un témoignage important!

Je vous avais parlé des sarcasmes de Goethe. Ça vaut la peine d'entendre sa voix. C'est en 1808, Kleist vient d'écrire *Le tremblement de terre au Chili* et *La petite Catherine de Heilbronn*. Il décide de créer, avec l'éditeur Adam Muller, une revue qu'il intitule *Phébus*, et où paraît un fragment de *Penthésilée*. Il adresse ce premier numéro à Goethe qui réplique avec la lettre suivante:

« Je vous suis très reconnaissant du numéro de *Phébus* que vous m'avez envoyé, et du texte en prose que je connaissais en partie; m'ont causé beaucoup de plaisir. Je n'ai point encore réussi à me lier d'amitié à votre *Penthésilée*. Elle est d'une race si bizarre et se meut dans une contrée

si étrange qu'il me faut du temps pour me familiariser avec l'une et l'autre. Permettez-moi aussi de vous dire, car si l'on ne devait pas être franc, il vaudrait mieux se taire, que cela m'afflige et m'inquiète toujours de voir des jeunes hommes plein d'esprit et de talent attendre ce théâtre qui doit venir un jour. Un Juif qui attend le messie, un Chrétien qui attend la nouvelle Jérusalem, un Portugais qui attend le retour de Don Sébastien ne me causent pas de plus grand malaise. »

N'empêche que c'est bien chez Goethe et à Weimar qu'est représentée *La cruche cassée*. C'est aussi à la même époque que Kleist achève *La Bataille d'Arminius* qui est aussi une pièce de théâtre patriotique importante.

En 1808, il publie *La Marquise d'O*, Michael Kohlhaas, et tout cela est contemporain des réformes de Von Stein qui rend la terre aux paysans. Kleist évolue dans un climat où une sorte de messianisme politique souffle sur toute l'Europe. Dans le sillage de la Révolution Française, beaucoup de choses semblent être devenues possibles. 1809: la guerre contre

l'Autriche reprend de plus belle. Impossibilité de faire jouer La bataille d'Arminius et parution du deuxième et dernier numéro de Phébus en février. Il part pour l'Autriche; il est pris une troisième fois pour un espion, mais cette fois par les Autrichiens. Ça ne dépend donc pas de son uniforme ni de son accent, léger sans doute, lorsqu'il parle le français. Il séjourne à Prague où il tombe malade encore une fois. Mais la bougeotte le reprend... Il se fixe à Berlin où il se met à écrire Le Prince de Hombourg qui ne sera, hélas, pas publié de son vivant. Paraît en 1810 la petite Catherine de Heilbronn ainsi qu'un volume de ses nouvelles. Il se lance dans une nouvelle aventure journalistique où il a toutes les difficultés que vous imaginez avec la censure. Il arrive à faire passer ses écrits sous forme d'anecdotes. Il est très intéressant de voir que Kleist a poussé son écriture jusqu'au journalisme, un journalisme qui anticipe sur celui qu'envisageaient les surréalistes. En novembre, il rencontre cet oiseau de mauvais augure, Adolphine Henriette Vogel. En 1810, vous imaginez quelle était la confusion militaire et politique dans une Allemagne ballottée entre la Russie et l'Autriche. Tout cela a eu beaucoup d'importance

pour Kleist qui était sans doute une des caisses de résonance les plus sensibles pendant les guerres napoléoniennes en Europe. Mais il n'aura pas vécu assez longtemps pour assister à la chute de ce tyran puisque, à la fin de 1811, juste avant la campagne de Russie, Kleist se suicide avec Henriette Vogel, le 20 novembre. Cette femme atteinte d'un cancer incurable lui propose de mourir avec elle. Il accepte. Il la tue et se tue.

Je voudrais vous dire que ce suicide n'est pas forcément à prendre comme la chose la plus négative qui soit. En effet, il se pourrait que Kleist ait senti qu'il avait essayé toutes les voies qu'il pouvait emprunter de la place qu'il nous reste à découvrir maintenant, la place d'un homme en attente de la psychanalyse. Je voudrais vous le démontrer en vous lisant ce texte: De l'élaboration progressive des idées dans le discours.

« Admettons que tu cherches quelque chose dans le domaine de la connaissance et que la méditation n'y suffise pas, je te conseille, mon cher et astucieux ami (c'est sous la forme d'une lettre hypothé-

14 tique adressée à Rühle von Lilienstern, ce qui veut dire -je le souligne en passant - que le texte même de cette lettre met en pratique ce qu'il est en train d'essayer de démontrer, puisqu'il s'adresse à quelqu'un pour le faire), de t'en ouvrir à la première connaissance que tu rencontreras. » (Anecdotes et petits écrits, Payot, «petite bibliothèque Payot, 1981, p. 76 sq.)

La méthode est de s'adresser à un tiers, mais à un tiers de hasard:« La première connaissance que tu rencontreras. » Point n'est besoin que ce soit quelqu'un de très futé, et d'ailleurs je ne pense pas que ce soit pour cela que tu doives l'interroger, non. » Autrement dit, ne pas s'adresser à un sujet supposé savoir, donc à quelqu'un qui sait déjà, quelqu'un qui t'empêcherait de faire ton chemin pour obtenir la connaissance. t ,(Non. Il faut plutôt que tu commences par lui expliquer ce que tu cherches. » Donc, que tu engages la parole.

«Je te vois écarquiller les yeux ! Et tu me rétorques que dans ta jeunesse on t'a bien recommandé de ne parler que de ce que tu connaissais. Mais en ce temps-là, lorsque tu parlais, c'est vraisemblablement parce que tu t'imaginais avoir quelque chose à enseigner aux autres. Moi, ce que je

voudrais, c'est que tu parles, mais avec l'intention délibérée de t'enseigner quelque chose à toi-même [...]. »

Ce texte, pour moi, est tout à fait capital. Il s'agit d'engager quelqu'un à rompre avec « ce temps-là » où il était sous la coupe de cette théorie suivant laquelle on ne peut parler que si on sait. Et surtout, en ce temps-là, en plus, c'est l'époque où on est un jeunot, qui s'imagine pouvoir enseigner aux autres alors qu'il ne sait manifestement pas grand-chose. Mais il est évident que plus on est dans l'absence de savoir, plus on prone que l'on sait déjà. C'est une des choses que les pédagogues savent bien!

Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire « l'enseigner quelque chose à toi-même »? Et comment arrive-t-on à savoir que l'on sait ou que l'on ne sait pas? C'est un point de retournement tout à fait décisif.

« Ces deux règles de sagesse pourraient alors subsister sans s'exclure, s'appliquer impérativement selon les cas. Le français dit: l'appétit vient en mangeant: issu de l'expérience, ce principe reste vrai, même lorsqu'on le parodie sous la forme, l'idée vient en parlant. »

Vous voyez, il y a quelque chose qui pointe. Détourner le principe l'appétit vient en mangeant » est d'ailleurs tout à fait intéressant.

Dans quel domaine va-t-il développer son idée? Dans deux domaines: une affaire embrouillée ou un problème d'algèbre.

« Lorsque je consulte des dossiers à ma table de travail, je m'efforce souvent dans une affaire embrouillée de trouver le point de vue qui me permettra de me faire un jugement. Je concentre la lumière, je focalise en somme et je tente de voir clair au plus profond de moi-même. Ou bien, s'il s'agit d'un problème d'algèbre, je cherche la formule qui me permettra de mettre les données en équation, la solution par un calcul facile en découlera aisément. Et si j'en parle à ma soeur qui travaille derrière moi, alors je trouve ce que même une réflexion de quelques heures ne m'aurait peut-être pas permis de trouver. Non qu'à proprement parler elle m'ait donné la solution, elle ne connaît pas le registre des lois et n'a étudié ni le Euler, ni le Kastner. Non plus - même si c'est ainsi

que les choses se passent très souvent - qu'elle m'ait conduit à force de questions habiles jusqu'au point que je cherche. Mais parce que j'ai une idée vague, en rapport lointain avec ce que je cherche, j'entame hardiment mon discours. Et tandis qu'il progresse et que je suis dans l'obligation de lui mettre un terme, mon esprit remodèle cette idée inextricable jusqu'à sa complète intelligibilité, si bien qu'à mon grand étonnement, la connaissance s'achève avec la période. »

Ça me paraît tout à fait intéressant que même en ce qui concerne un calcul, il suffise de se lancer dans le discours et de s'adresser à quelqu'un qui n'en sait rien, qui est même posé comme ne sachant rien, comme n'ayant lu ni le Euler ni le Kästner. C'est vraiment comme cela que ça marche.

Il présente la chose comme possible. Mais sans, encore une fois, le démontrer à proprement parler. Voilà sa description:

« Je mêle les sons inarticulés, j'étire les termes de liaison et j'utilise pour la fabrication de mon idée, dans l'atelier de ma raison, bien d'autres procédés qui me permettent de donner de l'extension à mon discours et de gagner du temps. Rien ne m'est alors plus salutaire (c'est en cela que je trouve que ce texte est tout à fait fascinant) qu'un geste de ma soeur, lorsqu'il me

semble qu'elle a voulu m'interrompre (comme si l'interruption allait précipiter quelque chose). Car mon esprit déjà passablement surmené trouve un supplément d'excitation dans cette tentative de l'extérieur de lui arracher une parole dont il s'était rendu maître, et comme un distingué général que pressent les circonstances, sa capacité est alors rehaussée d'un degré.

»
Reférez-vous à ce qui se passe dans une séance avec les interruptions de la surdité, de l'incompréhension, avec l'énervement que ça suscite et l'obligation, quand on fait l'âne, d'avoir du son, et donc d'obliger quelqu'un à y aller carrément, et à dire et à dire, et à force de dire, à trouver justement ce qu'il ne savait pas qu'il savait. Ce texte le décrit avec une clarté absolument étonnante.

Il va invoquer néanmoins quelques autorités, celle de Molière, bien sûr, qui comme chacun sait s'adressait à sa servante.

« En ce sens, je comprends quel parti Molière pouvait tirer de sa servante. Il avait beau prétendre se fier à son jugement pour corriger le sien, je ne crois pas, pour ma part, qu'il ait jamais été capable d'une telle modestie. »

En revanche, que Molière ait essayé ses tirades avec Tomette ne fait pas l'ombre d'un doute, et que ses trouvailles verbales lui aient été données dans des improvisations avec elle, c'est aussi tout à fait probable, en suivant donc le fil que suit Kleist.

« Toute physionomie humaine est pour celui qui parle une singulière source d'inspiration; un regard qui nous signale qu'une idée à demi formulée a déjà été comprise, nous dispense de formuler la suite. Je pense que plus d'un orateur célèbre ne savait pas encore ce qu'il allait dire au moment d'ouvrir la bouche. Mais il était persuadé que, les circonstances aidant, il ferait surgir de l'excitation consécutive de son esprit, le flot d'idées dont il avait besoin. »

Ce que je trouve admirable, c'est qu'il fasse intervenir non seulement le discours lui-même, mais ce qu'il appelle les circonstances, ou ce qu'il appelle la compréhension muette « d'un regard qui nous signale qu'une idée à demi formulée a déjà été comprise ». Le fait qu'une idée à demi formulée ait déjà été comprise, est tout aussi important à souligner, en l'occurrence, que cette machinerie verbale, qui permettrait soi-disant d'accoucher de l'idée. En fait, les idées ne sont jamais aussi faciles à attraper qu'on le pense; et déjà les formuler à demi et avoir senti la compréhension du tiers est encore plus important peut-être, puisque, comme chacun sait, « les vérités qui nous tiennent le plus à cœur ne se formulent qu'à demi ». Et je ne cite pas là Lacan, mais Baltazar Gracian.

S'ensuit, après ces exemples qu'a apporté l'invocation de Molière, une analyse que je trouve tout à fait pertinente de ce qui se passe dans la tête, tenez-vous bien, de Mirabeau.

« Je pense au « coup de tonnerre » par lequel, le 23 Juin, Mirabeau renvoya le maître des cérémonies: le Roi venait de lever la dernière séance et il avait donné l'ordre de se séparer; alors, le maître des cérémonies revint dans la salle des séances et demanda aux députés qui s'y trou-

vaient encore, s'ils avaient entendu l'ordre du Roi. - Oui, répondit Mirabeau. Nous avons entendu l'ordre du Roi. Je gage... (c'est ce je gage qui me paraît intéressant. Vous allez voir que Kleist supplée le discours intérieur de Mirabeau) qu'en commençant d'une manière aussi courtoise, il ne pensait pas encore aux baïonnettes qui devaient conclure son discours. - Oui, Monsieur, reprit-il, nous l'avons entendu. On voit bien qu'il ne savait pas encore ce qu'il allait dire. -

Mais, qu'est-ce qui vous autorise, poursuivit-il, et une foule d'idées saugrenues assaillent alors son esprit, à nous donner des ordres ici? Nous sommes les représentants de la Nation. Voilà le maître mot léché: - La Nation donne des ordres mais n'en reçoit pas. Il fallait qu'il le trouvât pour s'élancer au sommet de l'audace. - Il faut que je m'explique à vous clairement. Voilà seulement qu'il parvient à exprimer la rébellion qui agite son éme: - Allez dire à votre maître que nous ne sortirons d'ici que par la force des baïonnettes. Alors, satisfait de lui, il se rassoit. Quand on cherche à se représenter le maître des cérémonies (ce que j'ai dit un peu plus haut sur la physionomie, le regard et la présence du tiers, physique, à l'intérieur même du discours, est ici tout à fait pertinent) il nous apparaît au cours de cette scène en proie à une totale faillite de l'esprit. C'est une loi semblable qui fait qu'un corps neutre, quand il entre dans le champ d'un corps électrique, se charge soudain d'électricité contraire. Semblable à la charge d'électricité contenue dans le corps électrisé, qui a été augmentée par un effet de réciprocité, la hardiesse de notre orateur est devenue la plus téméraire des audaces. C'est peut-être un rictus de la lèvre supérieure (c'est là où je voulais en venir) ou un jeu de manchettes équivoque qui a provoqué en France le renversement de l'ordre des choses. »

Vous voyez, ce n'est pas seulement ce qui s'est passé dans sa tête - la machinerie verbale - mais le rictus de la lèvre supérieure du maître de cérémonie qui est tout aussi important, qui fait partie de cette élaboration progressive.

« On sait qu'aussitôt après le départ du maître de cérémonie, Mi ra beau se leva pour faire deux propositions: la première relative à la constitution immédiate d'une Assemblée, la seconde garantissant son inviolabilité. Semblable en cela à une bouteille de Kleist (La bouteille de Kleist, nous dit le traducteur, est un condensateur mis au point par Ewald von Kleist en 1745, aujourd'hui plus communément appelée bouteille de Leyde.) il s'était déchargé: il s'était neutralisé, et, revenu de son audace, il cédait soudain à la peur du Châtelet en redevenant prudent. »

Voilà donc une analyse qui me paraît tout à fait intéressante pour notre propos. Et Freud assurément s'y retrouverait.

Il continue en étudiant, et c'est en cela que je vous ai annoncé qu'il connaissait vraiment à fond notre littérature, Les animaux malades de la peste de La Fontaine. Même chose, sa lecture consiste à suppléer le discours de la machinerie verbale, à entrer dans la tête du renard en train de s'adresser au lion, pour lui dire que finalement le berger...

« "Vous êtes trop bon roi. Vos scrupules font voir trop de délicatesse. Eh bien! manger moutons, canaille, sotté espèce, Est-ce un pêché? Et quant au berger" - continue-t-il (car c'est là le point capital - "on peut dire" - il dit au hasard, bien qu'il ne sache encore quoi - (voilà une définition s'il en est une de ce qui se trame sur le divan): "qu'il était digne de tous les maux". Le voilà embrouillé. "Etant" est une mauvaise phrase, mais elle lui donne du temps et l'amène à "de ces genslà". C'est alors seulement qu'il trouve l'idée qui le tire d'embarras: "qui sur les animaux se font un chimérique empire". »

Un tel discours équivaut-il vraiment à une pensée formulée à voix haute? Voilà quelqu'un qui introduit la pensée comme devant nécessairement se faire entendre, et se faire entendre d'un tiers.

Il se rend parfaitement compte de ce qu'il fait et vous allez vous en rendre compte - c'est la fin du texte.

Il essaie de nommer ces phénomènes, avec beaucoup d'élégance.

« Les idées et les signes lexicaux, écrit-il, s'enchaînent selon les séries distinctes qui coïncident alternativement avec les phases de la sensibilité. » Il nous faut donc supposer qu'il y a trois séries en fait et que la troisième série des phases de la sensibilité va permettre alternativement à la série des signes lexicaux et à celle des idées de coïncider tantôt par un côté, tantôt par l'autre. Autant dire que vous avez les idées, système conscient, les signes lexicaux, système préconscient, les phases de la sensibilité système inconscient. Enfin, j'y vais avec mes gros sabots! mais cela ne fait rien...

« La langue n'est donc pas une entrave, quelque chose comme un frein sur la roue de l'esprit, mais une roue tournant parallèlement sur son axe. »

J'aime bien toute cette métaphore de la roue, du frein, de l'entrave. Ce n'est pas pour rien que ce mot entrave est choisi. Ce mot entrave est très important. - vous savez que Lacan en a tiré parti, de cette entrave. Et, bien évidemment, ce n'est pas la langue qui constitue une entrave. Il faut néanmoins comprendre de quel parallélisme il peut bien s'agir entre la langue et l'idée. Et pour justement mettre en cause cette métaphore un peu risquée du parallélisme, voilà qu'il envisage une contre-épreuve qui est celle où l'élaboration de l'idée précède le discours.

Il vient de nous donner deux exemples absolument convaincants de ce que c'est qu'une élaboration de l'idée progressive dans le discours avec *Îvlirabeau*, avec le renard de la fable. « Le rôle de l'esprit se limite alors à la simple expression de l'idée et cette activité, bien loin de le stimuler, contribue à le détendre. »

Dans une autre situation, on a affaire à l'élaboration de l'idée dans un discours intérieur qui ne se fait pas entendre. Car n'allez pas penser que Kleist est quelqu'un qui irait jusqu'à croire qu'on peut penser sans mots. Ça n'est sûrement pas son idée. Mais ce qu'il appelle élaboration intérieure, c'est la pensée en mots intérieure, qui ne se fait pas entendre. C'est de cela qu'il s'agit dans le texte.

Il prend, et c'est tout à fait intéressant, le contre-pied de la thèse de Boileau a Ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement».

« Si donc une idée est exprimée de façon confuse, on ne doit pas pour autant en conclure qu'elle ait été conçue confusément, car il se pourrait plutôt que les idées les plus contournées soient celles qui ont été pensées le plus clairement. » Et cet exemple clinique est pour moi d'une vérité tout à fait intéressante.

« Il est fréquent dans une société où la conversation est animée et où les esprits sont continuellement fécondés par les idées, de voir des gens qui se tiennent régulièrement à l'écart, parce qu'ils ne se sentent pas maîtres de la langue, s'enflammer brusquement par suite d'un mouvement convulsif et prendre la parole pour accoucher de quelque chose d'incompréhensible. Il semble même, dès qu'ils ont réussi à attirer sur eux l'attention générale, qu'ils veulent nous indiquer par une mimique embarrassée qu'ils ne savent pas très bien ce qu'ils ont à nous dire. Il est vraisemblable que ces gens ont conçu quelque chose de très pertinent et de la façon la plus claire. Mais le brusque changement de registre, le passage de l'élaboration de l'idée à son expression, a fait retomber toute l'attention nécessaire à leur esprit, à la fois pour concevoir la pensée et la formuler. Dans de pareils cas, il nous est

d'autant plus indispensable de manier la langue avec aisance, qu'il nous faut exprimer de façon suivie et aussi rapide que possible ce que nous venons juste de concevoir et que nous ne sommes pas encore capables d'exprimer. Au demeurant, de deux personnes disposant d'une égale clarté d'esprit, l'avantage reviendra à celle qui dispose d'une plus grande rapidité d'élocution, parce qu'elle sera pour ainsi dire en mesure de conduire plus de troupes à la bataille dans le même laps de temps. A quel point une certaine excitation de l'esprit est nécessaire, même s'il s'agit seulement de reproduire des idées que nous avons déjà conçues, etc. »

Qu'est-ce que ce texte nous apprend de plus? Il nous apprend que Kleist est quelqu'un qui sait l'importance du point de vue économique.

Il ne s'agit de rien d'autre que de tenir compte de l'excitation du quantum des forces en présence. Il ne s'agit pas seulement de stratégie militaire - conduire plus de troupes à la bataille -, il s'agit constamment de gagner du temps.

Vous avez vu à quel point il est sensible au temps du discours, aux particules qui permettent de gagner du temps, mais aussi du

temps nécessaire. Parfois le temps de l'élaboration de l'idée est tout à fait important et il ne reste plus assez d'énergie pour arriver à l'exprimer. C'est exactement ce qui a lieu dans le cas de la personne embarrassée et qui a, néanmoins, quelque chose de tout à fait pertinent à dire. Donc, le point de vue économique est aussi quelque chose que Kleist avait parfaitement compris. Il en vient, pour finir, à parler - et c'est en cela qu'il a parfaitement compris sa position révolutionnaire -, de ce qu'est la condition du candidat.

Qu'est-ce qu'un candidat? C'est quelqu'un qui est censé devoir répondre à des questions pour prouver qu'il sait. Mais il est obligé de le faire à voix haute.

Voilà ce texte qui me paraît d'une verve absolument impayable.

« A quel point une certaine excitation de l'esprit est nécessaire, même s'il s'agit seulement de reproduire des idées que nous avons déjà conçues - cela nous le constatons souvent au cours d'un examen, lorsque des

i8 candidats ouverts et cultivés sont interrogés et que, sans introduction préalable, on leur pose des questions telles que: qu'est-ce que l'État?

ou: qu'est-ce que la propriété? ou d'autres du même genre. Si ces

jeunes gens se fussent trouvés dans une société où la conversation est un bon moment porté sur l'État et la propriété, ils eussent sans doute trouvé facilement la définition par la méthode qui consiste à comparer, séparer et contracter les concepts. Mais ici, où cette préparation de l'esprit fait totalement défaut, on les voit s'arrêter brusquement, et seul un examinateur inexpérimenté pourrait prétendre qu'ils ne savent rien. Car, ce n'est pas nous qui savons quelque chose, c'est d'abord un certain état de nous-mêmes. (Voilà une phrase étonnante qui est à souligner).

Seuls des esprits très vulgaires, des gens qui, un jour, auront appris par cœur, pour l'oublier le lendemain, ce que c'est que l'État, trouveront à répondre sur-le-champ à cette question. Peut-être n'y a-t-il pas pire condition pour se montrer sous un jour favorable qu'un examen public. Il n'y a précisément rien de plus désagréable et de plus blessant pour la sensibilité, rien qui nous pousse à nous montrer récalcitrant qu'un de ces savants maquignons (qu'ils s'y mettent à cinq ou six ne change rien à l'affaire), quand il examine nos connaissances en vue de nous céder ou de nous acheter. Il est tellement difficile déjouer d'une

sensibilité humaine et celle-ci se détraque si facilement entre des mains maladroites que le connaisseur des âmes le plus expérimenté, fût-il devenu, comme le dit Kant, un maître dans l'art d'accoucher les idées, ne pourrait ici que commettre des erreurs par suite de la méconnaissance des cinq ou six confrères qui sont avec lui. Au reste, si ces jeunes gens obtiennent de bonnes notes, même les plus ignorants, cela est dû au fait que les examinateurs ont l'esprit trop encombré de préjugés (surtout si l'examen se déroule publiquement) pour pouvoir rendre librement leur verdict. Car non seulement il leur arrive de sentir toute l'inconvenance de cette procédure (on aurait bien moins honte à réclamer son dîner à quelqu'un qui se contenterait de retourner sa bourse devant nous), mais ils sont aussi obligés de soumettre leur intelligence à une inspection pleine de risques, et c'est souvent qu'ils doivent rendre grâce à leur dieu de pouvoir quitter la salle d'examen sans avoir dû se découvrir davantage et sans peut-être plus de honte que le jeune homme qu'ils ont interrogé et qui sort de l'Université. »

Je m'arrête moi-même sur ce point, pouvant à juste titre peut-être éprouver de la honte, ayant ici voulu examiner en votre présence le jeune homme Kleist.

Je vous lirai en exergue un extrait que Kleist prétend avoir trouvé dans un manuscrit indien découvert dans les ruines de Palmyre, et qu'il intitule: La prière de Zoroastre »...

« Dieu, mon père céleste, tu as destiné l'Homme à une vie libre, splendide, opulente; des forces à la fois humaines et animales agissent en lui à l'infini, et travaillent à le faire roi ici-bas. Or, assailli par les esprits invisibles, il est étrangement, mystérieusement, enchaîné. Aveuglé par sa propre folie, il se détourne de tout ce qui est sublime et erre parmi toutes les vanités de ce monde. On dirait même qu'il se complaît dans cet état. Si ce n'était le monde, ou les origines, ou les chants divins qui en témoignent, nous ne saurions plus, ô Seigneur, quels sont les sommets sur lesquels l'Homme doit se hisser pour regarder autour de lui. Alors, décille-lui parfois les yeux, comme à un serviteur élu, pour qu'il prenne conscience des folies de sa race. Arme-le des flèches du discours, pour qu'il s'avance rempli de hardiesse et d'amour parmi les siens, et les tire, tantôt avec violence, tantôt avec amour de l'étrange léthargie dans laquelle ils ont sombré. Je suis certes très peu digne de toi, mais tu m'as choisi pour cette mission et je m'y prépare. Pénètre-moi de la tête aux pieds du sentiment de la misère dans laquelle notre époque est plongée. Accorde-moi l'intelligence de toutes les bassesses, sottises, faussetés, hypocrisies dont elle est remplie. Donne-moi la force de manier l'arc du jugement; de tous les projectiles dont tu disposes, confie-moi la sagesse et la prudence, afin que je traite chacun comme il le mérite. Je culbuterai, pour te plaire, le corrompu et l'incorrigible. Je terroriserai le dépravé, j'admonesterai l'égaré, je taquinerai le fou avec le bruit de ma lance audessus de sa tête. Apprends-moi aussi à tresser une guirlande, afin qu'à ma façon, j'en couronne celui dont tu es satisfait. Mais surtout, Seigneur, que l'amour, sans lequel rien ne réussit, pas même les choses les plus insignifiantes, te protège, Que ton royaume soit magnifique, qu'il s'ouvre à tous les espaces et à tous les temps ! Amen f »

C'est une prière dont nous aurions bien besoin, peut-être, par les temps qui courent.

J'adresserai aussi bien cette invocation à notre intention pour ouvrir la soirée

NCE: Je vais d'abord me replonger dans des considérations qui res-

1994 sortissent du domaine de ce que j'ai appelé le « praticable épis-

tolaire ». Par cette expression, j'ai voulu indiquer que Kleist s'est servi de cette

correspondance pour pétrir la pâte de ses idées, de telle sorte que ces lettres sont moins des

traces gardées que des tentatives souvent abouties d'explorer tel ou tel chemin du labyrinthe de sa vie. Je pars donc du principe qu'il a eu besoin de toutes ces lettres, qui nous sont parvenues, pour devenir ce qu'il a été.

Je vais d'abord vous lire une lettre qu'il a écrite à sa fiancée Wilhelmine, qui, je crois, retrace très bien ce que pouvait être le monde du Romantisme allemand, dans ce qu'il a de plus poétique, de plus créatif, quand il caressait les espoirs de réaliser les objectifs qu'avait tracés la « philosophie de la nature », une nature dont il fallait se rapprocher, mais qu'il fallait aussi retrouver en soi. Ces espoirs chez Kleist vont très tôt s'effondrer, comme je vous l'avais annoncé la dernière fois, en vous retraçant rapidement sa biographie. Mais donnons-nous, encore une fois, la possibilité de rêver avec le jeune Kleist.

Voici donc en quels termes il s'adresse à Mina (18 Novembre 1800).

« Efforce-toi donc désormais d'être très attentive, et à toutes les manifestations qui t'entourent. Aucune n'est dépourvue d'importance, chacune, même la plus insignifiante en apparence, contient quelque chose de remarquable, pour peu que nous sachions le percevoir. Et ne cherche pas seulement à percevoir ces manifestations, mais à apprendre d'elles quelque chose. Devant chacune demande-toi: Qu'est-ce que cela veut dire? Et la réponse te rendra plus riche de quelque enseignement utile; ou bien, si cela ne marche pas, demande au moins: Avec quoi cela présente-t-il une analogie? Et de découvrir la comparaison avivera ton entendement.

Je vais t'expliquer cela au moyen de quelques exemples typiques.

Le fait que tu ne baisses pas la tête vers la terre comme l'animal, que tu te tiennes au contraire debout et que tu puisses regarder le ciel, qu'est-ce que cela veut dire? - réponds-moi un jour sur ce point.

Tu as deux oreilles et seulement une bouche. Avec les oreilles tu dois entendre, avec la bouche tu dois parler. Tu penses sans doute que cela est indifférent? On peut pourtant en tirer un enseignement d'une importance extrême. Demande-toi un jour ce que veut dire le fait que tu as davantage d'oreilles que de bouche.

Seule, tu ne peux chanter qu'une note à la fois. Seul, je ne peux chanter aussi qu'une note à la fois. Si nous voulons entendre un accord, il faut chanter ensemble. Qu'est-ce que cela veut dire?

Quand tu fais une promenade et que tu regardes en direction du soleil, tous les objets te montrent leur face sombre. On pourrait en tirer, sinon un enseignement, du moins une comparaison intéressante. Alors pose-toi un jour la question: avec quoi cela présente-t-il une analogie?

Dernièrement, je marchais dans la nuit, dans la Königstrasse. Un homme venait en sens inverse avec une lanterne. Il éclairait son propre chemin, mais il me rejetait davantage dans l'ombre. Avec quelle qualité de l'homme cette lanterne sourde présentait-elle une analogie?

20 Une jeune fille qui est amoureuse et qui veut le cacher aux autres, joue d'habitude, en présence de son bien-aimé, avec son éventail. J'appelle un tel éventail un « télégraphe d'amour ». Pourquoi?

La tempête arrache l'arbre, mais pas la violette; la plus légère brise du soir fait bouger la violette, mais pas l'arbre. Avec quoi cela présente-t-il une analogie parfaite?

Ce sont des questions de ce genre, ma chère Mina, qu'il te faut te poser très souvent et chercher à résoudre. Tu trouveras toujours matière à rai-

sonner, pour peu que tu sois tout à fait attentive à tout ce qui t'entoure. Si tu ne peux sur-le-champ répondre à la question, n'en conclus pas qu'il n'y a pas de réponse. Suspends alors seulement ta recherche, car il ne faut pas que te devienne désagréable une occupation qui peut donner un grand charme à notre vie entière, accroître l'importance des choses environnantes, et donc être pour nous d'un agrément extrême. Je veux dire: nous servir véritablement de notre entendement. Et n'est-ce pas dans ce but que nous en avons un ? »

Voilà un texte qui me paraît très typique, n'est-ce pas, de cette période, très représentatif de cet espoir que rien dans la nature entière n'est insignifiant, que tout phénomène est digne d'attirer l'attention d'un homme qui pense. Voilà des idées susceptibles, disons, de fonder une école de poésie qui pourrait fort bien être lancée à partir d'un tel programme!

Je pense que c'est l'analyse qui est l'héritière directe de ce type d'extension du principe de raison suffisante, pour parler très précisément, comme le font les philosophes, puisque c'est une des façons d'énoncer la règle fondamentale. Tous ces conseils adressés à Mina pourraient être repris aujourd'hui. A quoi cela me fait-il penser? Telle anecdote, tel événement de la vie quotidienne, qu'est-ce qu'ils évoquent pour moi?

Que l'analyse, aujourd'hui finalement, est ce moyen, et un moyen tout à fait radical et systématique, de relancer - non! de relancer: il y a longtemps que le bébé n'en est plus là - de relancer, donc, le jeu des pensées, à travers une vision bien spéciale des mots, pour créer de nouvelles métaphores et donc un nouvel amour.

Mais de quelle nature est le savoir qu'il s'agit d'obtenir, puisque, Kleist nous l'a bien dit, c'est dans le but d'obtenir un savoir, qu'il importe de se servir de son entendement de cette façon si particulière. La dernière fois, je vous ai retracé la passion du savoir qui habitait Kleist jusqu'à cette période. Mais cet auteur est un sujet qui offre cette particularité d'avoir éprouvé, dans son existence, que le savoir était marqué d'une faille irrémédiable, que plus précisément ce savoir que la nature peut offrir à la pensée, puisqu'il s'agit bien pour la pensée de tirer son savoir de la nature, est un savoir irrémédiablement troué.

Mais, ce qui est tout à fait frappant, la formulation à quoi je ferai un sort dans l'énoncé de cette expérience, qui n'est peut-être pas si extraordinaire ou si rare, bien qu'elle ait été vécue avec une force tout à fait poignante, c'est que ce soit tout de suite à la mort du sujet que la rencontre de ce trou dans le savoir fasse aboutir. La phrase que je pourrais extraire de ces lettres que je vais vous lire et analyser un peu est la suivante: « La vérité que nous amassons ici n'existe plus après la mort. »

Bien des philosophes ont eu des doutes tout fait angoissants en ce qui concerne la validité de leur savoir, la crédibilité de leur science, la véracité du discours, etc. Je crois que fort peu ont pris les choses d'une façon aussi personnelle (sauf peut-être Pascal) en mettant en jeu leur existence propre et sa fin possible. C'est vraiment une question de vie ou de mort.

Vous allez voir comment Kleist s'exprime en cette occasion. C'est une lettre de mars 1801, toujours adressée à Mina, qui est donc le témoin privilégié. Celle-ci lui a cependant demandé: « Que se passe-t-il en toi-même? Tu me feras beaucoup de joie en m'en parlant un peu plus longuement que tu ne l'as fait jusqu'ici. Crois-moi, je n'ai aucun mal à saisir ce que tu me dis, et j'aimerais partager avec toi tes pensées majeures. »

« Chère Wilhelmine, plus qu'à toute autre chose, je reconnais à ces cinq lignes que tu es vraiment mon amie. Les hommes ne s'intéressent qu'à l'aspect extérieur de notre destin, le

destin intérieur n'intéresse que l'ami. Nous pouvons extérieurement paraître très calmes, alors que le fond de notre âme est bouleversé - Ah, je ne peux pas te décrire à quel point cela méfait du bien d'ouvrir mon cœur à quelqu'un qui me comprend. Je ressens toujours une angoisse terrible lorsque je me trouve au milieu de gens qui partent tous du principe qu'on est un fou quand on refuse, sans fortune, un emploi. Ton jugement ne sera pas aussi sévère, n'est-ce pas?

Oui, quoi qu'il en soit, mon être gravite maintenant autour d'une pensée capitale qui s'est emparée de son centre et m'a profondément ébranlé. Je ne sais pas même comment condenser sur cette feuille ce qui a traversé mon âme depuis trois semaines. Mais tu dis toi-même que tu te sens capable de me comprendre. Je n'ai donc pas besoin de trop longs commentaires. Un jour, quand tu le désireras, je te parlerai plus amplement de cette pensée, de ses origines, de tout son champ d'action, et aussi de toutes ses conséquences. Pour le moment, ceci suffira. »

Et voici le texte le plus important:

« Enfant déjà (au bord du Rhin, il me semble, et grâce à un écrit de Wieland [Les Sympathies]), j'avais fait mienne l'idée que la perfection est le but de la Création. Je croyais qu'un jour, après la mort, nous passerions du degré de perfection atteint sur cet astre à un autre plus élevé, et que nous pourrions en outre utiliser sur cette autre étoile la somme de vérités amassées ici même. Une religion personnelle s'édifia peu à peu à partir de cette idée, et le désir de ne jamais m'arrêter un instant ici-bas, de progresser sans cesse vers un plus haut degré de culture, devint bientôt l'unique principe de mes faits et gestes. La culture me semblait être l'unique fin d'un digne effort, la vérité, l'unique richesse digne d'être possédée. - J'ignore, chère Wilhelmine, si ces deux concepts, vérité et culture, te sont aussi sacrés qu'à moi. - Cela serait à coup sûr nécessaire, si tu voulais comprendre dans son déroulement cette histoire de mon âme. Ils étaient pour moi si sacrés, que je sacrifiais, pour amasser la vérité et acquérir la culture, mon bien le plus précieux - tu le connais. » (Vivre avec toi tout de suite...)

« Mais je dois me résumer. J'ai découvert, il y a peu de temps, la philosophie de Kant - et il me faut à présent te révéler une de ses pensées, sans craindre que cela t'ébranle aussi profondément, aussi douloureusement que moi. Tu ne connais d'ailleurs pas suffisamment l'ensemble pour en saisir pleinement la portée. Je vais néanmoins m'exprimer aussi clairement qu'il est possible.

Si tous les hommes, au lieu de leurs yeux, avaient des lunettes vertes, ils en concluraient que les objets qu'ils aperçoivent à travers elles sont verts - et jamais ils ne pourraient savoir si leur œil leur montre les choses telles qu'elles sont, ou s'il leur ajoute quelque chose qui n'appartient qu'à lui. Il en va de même pour notre entendement. Nous ne pouvons décider si ce que nous nommons vérité est vraiment la vérité, ou si elle nous paraît seulement telle.

Dans ce dernier cas, la vérité que nous amassons ici n'existe plus après la mort - et tout effort pour acquérir un bien qu'on puisse emporter dans la tombe est vain -

Ah, Wilhelmine, si l'épine de cette pensée n'atteint pas ton cœur, ne souris pas d'un autre qu'elle a blessé au plus profond de son être le plus sacré. Mon unique but, mon but suprême s'est effondré, et je n'en ai plus aucun désormais. »

Il faut prendre tout à fait au sérieux ces phrases. Le désarroi de Kleist a été total. Ce qui est intéressant pour nous - je ne vais pas m'aventurer dans les arcanes de la philosophie de Kant ici,

de sa lecture par Kleist, des malentendus qui s'y sont glissés, que sais-je! - non, ce qui m'intéresse, c'est la découverte de ce trou (parlons de façon métaphorique) de ce trou dans le savoir, de cette béance qui rend la vérité éphémère, mais éphémère au point qu'elle accentue encore la finitude du sujet et le non-sens de sa mort...

Ça a déterminé une crise qui est ce à partir de quoi Kleist s'est mis à voyager et à écrire. Car il se trouve que les deux choses sont liées.

« Un matin, je voulus me contraindre au travail, mais un écoeuement intérieur domina ma volonté. J'avais un indescriptible désir de pleurer à ton cou, ou de me serrer au moins contre la poitrine d'un ami... »

Une pensée me vint au milieu de ce désarroi.

Chère Wilhelmine, laisse-moi voyager. Je ne puis travailler, cela m'est impossible, n'ayant plus de but. Sije restais ici, il me faudrait poser les mains sur mes genoux, et penser. Je préfère donc aller me promener et

22 penser. En voyage, le mouvement me sera plus profitable que de ruminer sur place... »

Ce n'est pourtant pas à Wilhelmine qu'il propose le voyage; il ne lui demande pas de l'accompagner. Cela va peut-être vous amuser, mais c'est peut-être à cause de ses limites, de sa position de classe, ou de ce qu'il pensait de la femme. Voilà ce qu'il écrit dans une autre lettre à Wilhelmine:

« Pour devenir un être éclairé, lafeinme n'a finalement qu'à réfléchir à sa vocation dans le domaine de la vie terrestre. Réfléchir au but de toute notre existence éternelle, examiner si l'humanité a pour fin ultime de jouir de la félicité comme pensait Epicure, de parvenir à la perfection comme croyait Leibnitz ou d'accomplir sèchement son devoir comme prétendait Kant, ce sont choses terribles, voire nuisibles à l'homme. Comment pourrions-nous oser intervenir dans les desseins que la nature a conçus pour l'éternité, alors que nous n'en voyons qu'une parcelle infime de notre vie sur terre.

N'aventure donc pas ton entendement au-delà des frontières de ta vie. Fais confiance en l'avenir. Tu peux comprendre ce que tu dois faire en cette vie, non ce que tu dois faire dans l'éternité. Nulle divinité ne peut exiger de toi davantage que l'accomplissement de ta vocation ici-bas. Limite-toi donc à cette brève période. Ne te soucie pas de ta destinée après la mort car tu risquerais de négliger ce qui t'incombe sur terre. »

Bon... Les femmes sont plus proches de la vie, etc. Elles n'ont pas à porter le fardeau de cette existence après la mort. Et manifestement ce qui tarabuste notre ami, c'est-à-dire ce qui ancre la vérité pour lui, c'est ce qui survit au corps mortel.

Vous voyez en tout cas qu'il y a entre la nécessité de faire survivre une vérité, d'obtenir que la mort ne la détruise point, vous sentez qu'il y a un rapport étroit avec la décision d'écrire, qui est à peu près concomitante de cette crise.

Kleist devait bien se douter qu'il pouvait trouver du plaisir à écrire mais il ne s'agit plus du tout seulement de ça. Il se trouve que ce jeune homme de vingt-quatre ans ne trouve pas sa place parmi les hommes. Voici en quels termes il s'exprime. Cette fois, c'est à sa sœur (février 1801):

« Hélas, chère Ulrike, je ne trouve pas place parmi les hommes, c'est une triste vérité, mais c'en est une; et sue dois en donner sans détour la raison, la voici: ils ne me plaisent pas. Je sais bien que pour ce qui est de l'influence des objets extérieurs sur l'homme, il en va de même que pour l'homme et son miroir, c'est-à-dire que leur nature à tous deux est enjeu; et

plus d'un cesserait d'accuser la corruption des mœurs, s'il lui venait à l'idée que c'est peut-être seulement le miroir qui capte le reflet du monde qui est sale et gauche. Or si je me sens mal à l'aise en société, c'est plutôt parce que je ne m'y montre pas moi-même tel que je le désire, et non les autres. La nécessité de jouer un rôle et la répugnance profonde que j'en ai me rendent toute société importune, et je ne puis être gai que dans ma propre compagnie, parce qu'alors je peux être vrai. C'est ce qu'on n'a pas le droit d'être au milieu des hommes, puisque alors nul ne l'est. -Ah, il y a une triste lucidité, dont la nature, pour leur bonheur, a su épargner bien des gens, ceux qui ne voient que la surface des choses. De chaque mine elle me révèle la pensée, de chaque mot, le sens, de chaque geste, le motif elle me montre tout ce qui l'entoure, et moi-même, dans tout leur misérable dépouillement; et dans son cour on éprouve du dégoût pour cette nudité. -En outre il y a chez moi une gêne inexplicable que je ne peux pas surmonter, parce qu'elle est vraisemblablement d'origine purement physique. Je ne parviens à la dissimuler qu'avec la plus grande peine - oh qu'il est douloureux d'être parfaitement fort et libre à l'extérieur, cependant tout faible au-dedans de soi, pareil à un enfant, tout paralysé, comme si nos membres étaient liés, de ne jamais se montrer tel qu'on aimerait le faire, jamais agir librement, et de devoir même renoncer à l'essentiel tant on pressent ne pas tenir le coup, alors qu'on dépend de chaque impression venue du dehors et que la fille la plus candide ou le plus fieffé des gandins peut nous anéantir sous la moquerie la plus insipide. »

C'est à partir de ce genre d'expérience, je crois, que quelqu'un peut devenir écrivain. A partir de cette découverte que le social est du théâtre et qu'on ne peut y jouer le rôle qu'on souhaiterait.

Mais une autre condition est par ailleurs nécessaire. Il se trouve que ce jeune homme souhaiterait aussi ne pas être seulement un savant. Il souhaiterait pouvoir transformer le monde et ne pas se contenter de le comprendre. Hélas pour lui, c'est un bon lecteur de Goethe, n'est-ce pas?

« Même le pilier auquel je me retenais encore dans le tourbillon de la vie, vacille. Je veux dire: l'amour des sciences. Une fois de plus comment me faire comprendre? Chère Ulrike, c'est un lieu commun que dire de la vie qu'elle est un jeu difficile; et pourquoi est-il difficile? Parce qu'on doit perpétuellement abattre une carte, sans savoir quel est l'atout; je veux dire: parce qu'on doit perpétuellement agir, sans savoir ce qu'il convient de faire. Le savoir ne peut pas être le bien suprême - l'action vaut mieux que le savoir. Mais si le talent se forme dans le silence, seul le torrent du monde forme le caractère. Ce sont là deux fins différentes, auxquelles conduisent deux chemins différents. Si on ne peut pas les réunir, laquelle choisir? La plus haute, ou bien celle vers quoi nous pousse notre nature? - Et là encore, si la vérité seule était mon but. ah, c'est si triste de n'être que savant. »

Je pense qu'il est important de s'attarder sur tous ces textes que je cite à plaisir pour votre édification, mais aussi pour faire avancer mon propos. Ils me permettent de vous faire comprendre par où Kleist est vraiment passé, mais dans le même temps de vous montrer par quels moyens il s'est frayé son chemin à travers des actes de parole dont l'occasion lui a été donnée du fait même d'avoir pu s'exprimer dans son praticable épistolaire, en s'y adressant à des correspondants privilégiés, des femmes, qui ont soutenu, voire provoqué les formulations que je vous ai lues, de telle sorte que ce soit pour finir à partir de ces énonciations qu'il nous apparaisse qu'il a pu parvenir à prendre des

décisions. Ayant écrit de telles lettres, il s'est vu tenu par les conséquences qu'avaient ses propos. Ce n'étaient pas des écrits en l'air.

C'est dans cet esprit que je vais vous lire une dernière lettre qu'il écrit à son arm Rühle et qui concerne cette fois l'écriture elle-même.

Ao4t 1806. «Je n'arrive pas à m'ôter de l'esprit que nous devons faire quelque chose ensemble. Qui en ce monde aurait envie d'être heureux? Fi, je voudrais presque te dire: honte à toi, si tel est ton désir! Quelle étroitesse de vues il faut, ô cour noble, alors que tout s'achève dans la mort, pour désirer quelque chose! Nous nous rencontrons, nous nous aimons l'espace de trois printemps: et nous nous fuyons pour une éternité. Rien ne mérite d'être désiré, si l'amour ne le mérite pas! Ah, il doit exister en dehors de l'amour, de la gloire, du bonheur et des autres x, y, z, autre chose que nos dînes ne soupçonnent pas.

Ce ne peut être un esprit malfaisant qui veille aux destinées du monde; mais seulement un esprit insaisissable! Est-ce que nous ne sourions pas lorsque les enfants pleurent? Songe donc, cette permanence infinie (Des myriades d'instant, dont chacun est une vie, et pour chacune d'elles une apparence telle que ce monde! Comment peut donc s'appeler la petite étoile qu'on voit sur Sirius quand le ciel est clair? Et tout cet immense firmament que l'imagination ne peut évaluer, rien qu'un grain de poussière en regard de l'espace infini! Entre deux feuilles de tilleul, le soir, quand nous sommes allongés sur le dos, une perspective qui contient plus de pressentiments que les mots n'en peuvent exprimer et les pensées en contenir! Viens, faisons ensemble quelque chose de bien, puis mourons! (..) Mais revenons-en à la vie! Aussi longtemps qu'elle

durera, j'écrirai des tragédies et des comédies. Je viens d'en envoyer une hier à Marie von Kleist, tu en as vu la première scène à Dresde. C'est La Cruche cassée. Dis-moi sans réserve, en tant qu'ami, ce que tu en penses et ne crains pas ma vanité. L'idée que je me fais de mes dons n'est plus qu'une ombre, comparée à celle que j'avais à Dresde. La vérité, c'est que je trouve beau ce que j'imagine, mais non ce que je réalise. Si j'étais bon à autre chose, je le ferais de bon cour: j'écris uniquement parce que je ne puis m'en passer. Tu sais que j'ai de nouveau abandonné ma carrière. »

Quelle est donc une telle contrainte: «J'écris uniquement parce que je ne puis m'en passer»? Et comment se fomentent donc la découverte d'une vocation littéraire? Ce sont de telles questions que les textes que je vous cite peuvent nous aider à poser. Je voudrais plus précisément me pencher avec vous ce soir sur ce passage au théâtre, à l'écriture pour le théâtre, mais non sans vous faire remarquer que la première pièce qu'il écrit (à 24 ans en 1801; qu'il ne publiera qu'en 1804 anonymement; qui s'appelait au départ La famille Guttirez, un nom espagnol: ça se passait en Espagne; qu'il finit par situer en Souabe, et qui s'appellera La famille Schroj/Tenstein) - non sans vous faire remarquer, donc, que cette pièce est une prise en considération absolument magistrale des conséquences ultimes du fait qu'il a perdu la religion personnelle de son enfance, cette religion du savoir à laquelle vous avez vu qu'il avait cru de toutes ses forces. Or rompre avec une religion personnelle implique a fortiori

qu'on ait à rompre avec la religion des Pères, une religion, je le fais remarquer en passant, sans laquelle aucun pouvoir ne parvient à la légitimité, pas même celui de l'Armée. Autrement dit, lorsque je vous ai parlé la dernière fois de la rupture de Kleist avec l'armée, avec la carrière militaire, et que je vous ai lu des lettres à ce propos, je n'avais pas prévu aussi clairement que je serais amené aujourd'hui à vous parler de sa rupture avec l'Eglise.

Tout se passe comme si la faillite de la religion personnelle devait entraîner la chute de toute religion révélée. Et cela d'autant plus que c'est, la plupart du temps, pour colmater les brèches de la religion personnelle qu'un sujet s'engouffre dans la religion collective, dans le dogme, dans le fanatisme, etc.

Passer à la fiction pour Kleist va lui permettre de démontrer c'est peut-être le point le plus important de ce que je voudrais dire ce soir - que le lien entre le subjectif et le collectif passe par la croyance. Sans croyance, à la limite pas de société, pas de vie en société, pas d'identification possible, puisque vous sentez bien qu'on retrouve ici le thème freudien de: « Psychologie des Masses et analyse du Moi ».

S'il n'y a donc plus moyen de s'appuyer sur la croyance pour colmater le trou qui affecte le savoir, on peut se demander: quel est le trou le plus manifeste dans le savoir? Celui de la cause d'une mort, cette mort qui peut tout emporter de la vérité, des acquis du savoir, et peut vous toucher alors même que vous êtes dans la fleur de l'âge.

Comment faire mieux sentir les ravages de la croyance, sinon qu'à propos de ce qui peut se passer dans la tête d'un père et d'une mère lorsqu'ils perdent un enfant? Ca va être le sujet de La famille Schroffenstein: l'insupportable de la mort des enfants.

Mais je voudrais tout de suite annoncer, avant de m'engager dans la lecture, de cette Famille Schroffenstein, que ce thème de la mort de l'enfant, de l'absurdité, de l'insupportable de cette mort rejoint celui des catastrophes naturelles qui peuvent entraîner des morts collectives tout aussi absurdes. Et justement, c'est par ce biais que je vais introduire le lien sous-jacent entre l'écriture théâtrale et l'écriture de fiction, à savoir ces nouvelles que parfois Kleist écrit en même temps que des pièces de théâtre. Et s'agissant de catastrophes collectives, je veux parler de deux nouvelles qui s'appellent: Le Tremblement de Terre au Chili et l'Enfant Trouvé; dans un cas, un tremblement de terre, dans l'autre, la peste. Or, dans l'un et l'autre cas, la critique de la religion est d'une violence rarement atteinte.

Je vous rappelle l'histoire du Tremblement de Terre au Chili:

Un jeune homme et une jeune fille s'aiment d'amour tendre. Ce jeune homme ne peut épouser cette jeune fille, ce serait une mésalliance. La jeune fille est désespérée que ses parents refusent. Les parents la mettent au couvent. Le jeune homme arrive à s'introduire au couvent; ils ont des occasions de se voir, et pour finir la religieuse est enceinte. L'outrage est tel qu'elle va être conduite au bûcher. Et c'est précisément quand elle va être conduite au bûcher que le tremblement de terre a lieu.

Le jeune homme qui l'a engrossée est en prison. Apparemment la personne qui raconte l'histoire, c'est ce jeune homme qui est, lui, sauvé miraculeusement de ce tremblement de terre. Il y a 50 000 morts. C'est la catastrophe naturelle la plus absolue. Quand elle a lieu, il était sur le point de se suicider; il voulait mourir en même temps que la femme qu'il aime. Or le tremblement de terre va l'en empêcher. Il s'enfuit. A l'extérieur de la ville, il retrouve des

gens; il n'ose pas trop se montrer. Oh, miracle! Il trouve cette jeune fille qui, elle aussi, a miraculeusement échappé aux flammes. Ils sont protégés par un homme de bien. Il a un enfant. Un Te Deum a lieu dans la cathédrale. Tout à fait normalement ils ont envie d'aller à ce Te Deum. Tout le monde n'y va pas, mais cet homme de bien va dans la cathédrale, tenant dans ses bras son enfant, et on laisse le bébé de la religieuse à la garde de la femme de cet homme de bien. Ils entrent dans la cathédrale, et le prêtre de fulminer, bien sûr, contre cette jeune fille, contre les crimes dont la société s'est montrée coupable, etc.

C'est le jugement de Dieu qui a attiré cette catastrophe sur nous... Bien sûr, un cordonnier qui avait servi la famille de cette jeune fille la reconnaît, la montre du doigt, et on assiste à un lynchage par la foule à partir du sermon de ce prêtre. Je ne fais que raconter l'histoire. Lisez le texte de Kleist qui est d'une rare violence. Voltaire, ce n'est rien à côté, quand il cherche à « écraser l'infâme ».

L'Enfant Trouvé, c'est encore pire.

Un négociant arrive à Rome avec son fils dans une voiture. Il tombe sur une épidémie de peste. Il décide de partir, de ne pas entrer en ville. A ce moment là, il y a un enfant qui lui court après, qui lui dit: Mes parents sont morts de la peste, sauvez-moi, prenez-moi avec vous! » Il se laisse apitoyer, prend cet enfant, tombe sur les douaniers qui l'arrêtent, l'obligent à entrer dans la ville, à donner des comptes. Pourquoi emmenez-vous cet enfant? etc. Donc il entre en ville, et son fils est contaminé par la peste et en meurt. On le laisse repartir. A ce moment-là, le même enfant lui demande s'il peut repartir avec lui à présent que c'est devenu possible. Le brave homme, la mort dans l'âme, accepte de prendre cet enfant trouvé avec lui. Il arrive à Venise chez lui et sa femme, elle aussi, accepte d'adopter cet enfant. Petit à petit, ils lui donnent une bonne éducation. Il se trouve que cet enfant est doué, apprend vite ce qu'il faut apprendre. Il a simplement des faiblesses un peu coupables pour le sexe. Kleist laisse entendre que ce n'est justement pas merveilleux dans ce couple sur ce plan-là. Il y a, semble-t-il, une disparité d'âge. La femme a été courtisée dans sa jeunesse par un jeune homme. Il y a eu un incendie. Ce jeune homme a essayé de la sauver. Il y est parvenu, mais est mort dans les flammes. Ce jeune homme s'appelle Colino. Dans sa chambre, elle vit avec une image de Colino qui se trouve dans une niche derrière un rideau.

L'enfant trouvé s'appelle comme par hasard Nicolo. Il s'aperçoit que cette dame vit dans le souvenir éperdu d'un homme dont le nom s'écrit avec les mêmes lettres que le sien. Il lui joue le mauvais tour, un jour, de vouloir la surprendre déguisé avec les vêtements du jeune homme du tableau. Il cherche à l'embrasser alors qu'elle s'est évanouie. Il est surpris par son père adoptif qui revient d'une façon imprévue. Cet homme trouve tout cela absolument insupportable et veut le renvoyer. A ce moment-là, l'autre lui répond: mais c'est à vous de partir! Effectivement, tous les papiers ont été faits pour que Nicolo hérite de tous les biens. C'est donc le bienfaiteur qui se retrouve

ayant tout perdu, avec une femme absolument inguérissable d'angoisse.

Que se passe-t-il effectivement? Ce Nicolo a la protection de l'Église, il est soutenu par le prieur d'un couvent de Carmes.

C'est d'ailleurs par l'entremise de sa maîtresse qu'il a appris tout ce qui concerne l'amour de sa belle-mère, puisque celle-ci va se confesser chez le prieur, lequel lui a raconté cette histoire, sous le sceau du secret évidemment. Nous sommes au XVIII^e siècle, on peut imaginer ce genre de choses comme assez cou-

rant. Le beau-père, quand il voit que Nicolo a obtenu gain de cause, qu'il a la protection de l'Église, revient dans sa maison et assassine Nicolo en lui écrasant la tête contre un mur, comme il l'aurait fait pour un serpent qu'il aurait élevé dans son sein. Le vieil homme est reconnu coupable et condamné, Mais c'est ici que l'histoire devient très belle dans la mesure où il se trouve que, dans les États du pape, on ne peut exécuter quelqu'un, s'il n'a pas été au préalable entendu par un prêtre. Or cet homme refuse de voir un prêtre, ce qui fait que sa peine est constamment différée. Et pourquoi refuse-t-il si obstinément? Parce qu'il veut absolument être exécuté avec l'assurance d'aller en enfer, pour pouvoir y poursuivre Nicolo de sa haine. On est obligé, c'est ainsi que l'histoire se termine, d'exécuter cet homme à la va-vite et sans qu'il ait vu de prêtre. Mais l'on peut donc comprendre que c'est le mythe religieux en tant que tel que cette histoire permet de dénoncer.

Voilà donc deux nouvelles qui vous montrent jusqu'où peut aller Kleist dans la violence lorsqu'il s'agit de dénoncer l'Église et toute croyance religieuse, serait-ce par le biais de la fiction. Mais n'allons pas si vite en besogne. Je ne voudrais pas que vous pensiez que les choses ne sont pas complexes et difficiles, serait-ce à propos de cette dénonciation de la religion.

U y a une autre nouvelle qui s'appelle 14 Sainte Cécile ou la puissance de la musique, où quatre frères viennent dans une ville de Belgique. Ce sont des fanatiques, à une époque de la Réforme dans ce qu'elle a de plus violent.

Ils viennent dans une ville catholique, avec, semble-t-il, la bénédiction du pouvoir, qui a tourné, qui est à présent plutôt protestant et iconoclaste, de telle sorte que, lorsque ces jeunes gens veulent mettre à sac une église dans laquelle il y a de très beaux vitraux, de très belles peintures, ils pensent pouvoir le faire en toute impunité.

Accompagnés d'une troupe de malfrats, il se décident à passer à l'action. La supérieure du couvent a été mise au courant et son ultime arme est de faire jouer une messe d'un auteur ancien, extrêmement belle. Malheureusement, le chef de choeur, qui est une religieuse, est malade. On se demande si elle va pouvoir jouer cette messe. Tous les choristes sont prêts, mais le chef de choeur n'est pas là. Mystérieusement, semble-t-il, et juste à la dernière minute, ce chef de choeur apparaît. En fait, il sera démontré qu'elle n'est pas sortie de sa chambre et que c'est un ange qui a été dépêché, peut-être par la divinité, pour diriger cette messe. Elle est jouée et magnifiquement chantée. Elle est tellement belle que, non seulement aucun des quatre frères n'ose lever son arme contre les vitraux et les statues, mais qu'en plus ils se retrouvent tous les quatre en extase, en pleine crise mystique, et qu'on doit les faire interner. Plus tard, leur mère arrive dans cette ville, à la recherche de ses enfants qu'elle retrouve à l'asile, où ils sont toujours en train d'essayer de chanter cette messe d'une voix absolument insupportable pour tous les fous environnants.

Donc, ce n'est pas toujours simple! La religion n'est pas seulement le mal et Kleist n'est pas Voltaire. Il ne fait pas dans l'idéologie. De vouloir éradiquer la religion, voire seulement un

aspect de la religion, à savoir l'attachement aux images, au nom d'une autre religion, peut mener à la folie.

En quoi la psychanalyse est-elle impliquée dans tout ça, puisque je vous ai dit la dernière fois que je faisais, non pas de la psychanalyse appliquée, mais de la psychanalyse impliquée?

Je crois que la croyance en tant que condition de toute identification est une des terres vierges du freudisme. Et cela, dans la mesure même où est restée en friche une terre qu'il avait pourtant très nettement balisée, lorsqu'il remarque, dans le Manuscrit M des Lettres à Fliess, que la croyance ou le doute sont ce qui peut éluder le refoulement. C'est dit très vite, et dans le style de l'intuition fulgurante. Il dit aussi que cette croyance, exactement comme il l'énonce à propos du temps, n'a pas de contrepartie dans l'inconscient.

Eh bien, je m'appuierai sur ce postulat: la croyance peut éluder le refoulement, pour démontrer comment, lorsqu'elle s'est installée, une croyance peut donc laisser voir à ciel ouvert des choses qui ne pourraient pas être dites autrement.

Pour aller encore plus loin, je voudrais dire qu'il serait temps que la croyance soit thématifiée dans la psychanalyse, dans la mesure où l'institution psychanalytique se constitue sur la base d'une croyance: soit au père mort, soit à un enfant mort. Vous êtes sans doute déjà familiarisés avec la première croyance. Je voudrais ce soir pour finir, en abordant la lecture de cette pièce: La Famille & Schroffenstein, vous familiariser avec la seconde: celle qui s'origine dans la mort d'un enfant.

Je vais à présent entrer dans l'exposition de son intrigue, non sans vous avertir qu'il vous faudra vous rendre attentifs au fait que cet enfant, de la mort duquel une famille va accuser l'autre d'être coupable, il vous faudra imaginer qu'il se pourrait bien que cet enfant mort, ce soit l'inconscient. Ce ne sera donc pas seulement deux familles apparentées et ennemies, mais une institution analytique qui accuse une autre institution analytique, d'avoir tué cet enfant. Kleist est là pour nous montrer la voie! Et je suis persuadé que sa lecture peut éclairer ce qui se passe aujourd'hui parmi nous et au cœur de l'institution analytique.

La scène commence dans une église où est dressé le cercueil d'un enfant. Dans cette église un chœur chante un chant de haine. Puis tous les membres d'une famille défilent et communient sur l'hostie dans la haine de l'ennemi qu'ils désignent à savoir, tout bonnement, leur cousin.

Les Schroffenstein se divisent en deux familles. Nous sommes ici à Rossitz et de l'autre côté du lac, il y a Warwand. Bien évidemment, les responsables de la mort de cet enfant, ça ne peut être que les autres Schroffenstein, ceux d'en face.

Pourquoi? Parce qu'il y a un contrat d'héritage qui dit que si une des familles se retrouve sans héritier, tout son bien revient à l'autre. Rien de plus banal.

Je vais vous donner une idée de cette scène. Le père s'appelle Rupert, le fils Ottokar.

« OTTO KAR :Jejure vengeance tout comme toi!

RUPERT: Le nom, mon fils, nomme le nom!

OTTOKAR: Vengeance, je le jure, contre le comte Sylvester Schroffenstein!

RUPERT: Non! Ne te méprends pas! Une malédiction comme la nôtre parvient à l'oreille de Dieu, lequel arme d'éclairs chaque mot. C'est pourquoi, pèse-les en conscience. Ne dis pas Sylvester, dis: sa maison toute entière; la chose ainsi sera plus sûre.

OTTOKAR: Vengeance, je le jure ! Vengeance contre la maison assassine de Sylvester!

(Il reçoit la communion.)

RUPERT: Eustache, à toi!

EUSTACHE : Epargne moi !Je suis une femme.. (Malgré un tel prénom, c'est la femme de Rupert)

RUPERT: Et la mère du mort aussi!

EUSTACHE: O Dieu! Une femme, comment pourrait-elle se venger?

RUPERT: Par la pensée. Étrangle-les dans ta prière. Je le sais, Eustache, les hommes sont les vengeurs et vous êtes les pleureuses de la nature. Mais qu'on ne me parle plus de nature. C'est une fable aimable et heureuse de l'enfance (Vous le voyez, nous sommes loin de la nature dont je vous parlais au début de cette séance) racontée à

l'humanité par les poètes, ses nourrices. Confiance, innocence, fidélité, amour, religion, crainte des dieux, cela n'a pas plus d'existence qu'un animal doué de parole. Même le lien sacré du sang est déchiré et les cousins et les enfants d'un même père visent de leurs poignards, visent leurs poitrines. Oui, vois, l'ultime sentiment humain pour l'être au berceau s'est éteint. On raconte que des louves ont allaité des enfants, que des lions ont épargné l'unique progéniture d'une mère. J'attends qu'un ours prenne la place d'un oncle pour Ottokar. Et parce qu'ainsi tout s'est transformé, que les hommes ont échangé leur nature avec les bêtes, il faut aussi que la femme change la sienne, qu'elle chasse de son cour le joyau amour qui n'est pas de mise pour y mettre la pacotille de haine. » La nature est donc à subvertir. Un messenger est constitué, un certain Aldöbern, que Rupert envoie chez Sylvester.

Il se trouve dans cette église un familier, Jérónimus, tout étonné d'entendre tout cela. Il ne comprend pas comment cette haine se déferle et pourquoi. Le personnage qui nous représente, nous, public, est ce Jérónimus, cet homme qui se trouve sur scène auprès d'Ottokar et qui a été jusque là son ami.

28

«JÉRÓNIMUS: Un mot, comte Ottokar!

OTTOKAR: C'est toi Jérôme? Bienvenue! Comme tu vois, nous sommes affairés. Il me reste à peine le temps d'ajuster mon armure. Eh bien, qu'y a-t-il?

JERONIMUS : Je viens de Warvand;

OTTOKAR: Ah? De Warvand? Et alors?

JERONIMUS: Sur ma foi, je prends leur parti;

OTTOKAR: Le parti de Sylvester? Toi?

JÉRÓNIMUS: Car jamais des hostilités n'ont été engagées aussi vite et d'une manière aussi étourdie.

OTTOKAR: Explique-toi.

JÉRÓNIMUS :Je pense que c'est à foi de t'expliquer. J'étais ici près de ces bancs, debout comme un fou à qui un magicien montre des bouffonneries.

OTTOKAR: Comment, tu ne saurais rien?

JERONIMUS: Tu entends, je te dis que je viens de Warvand, où Sylvester, que vous traitez de tueur d'enfant, s'occupe d'attraper les moustiques qui volent autour de sa fille. »
Donc étonnement non feint de Jérónimus qui essaie de comprendre comment on a pu en venir là. Et voilà ce que lui est répondu:

« OTTOKAR: Parlons clair, Jérôme! Dieu nous a donné ce bonheur rare de reconnaître la cohorte de nos ennemis, facilement, sans ambiguïté, comme un chiffre rond. Warvand. Tout tient dans ce mot; comme du poisson dans une boîte. Et maintenant que tout presse, il n'est plus vraiment temps de finasser, d'extraire à grand peine le jus d'un petit grain d'ambiguïté. Aussi, soyons brefs et disons: lu es de Warvand 1...].

JÉRONIMUS: Qu'est-ce que tu t'imagines? Que je suis une crapule, c'est cela?

OTTOKAR: Si tu veux le savoir, penche-toi sur ce cercueil.»

J éronimus ne comprend absolument pas. Vous voyez comment le fanatisme est déjà parfaitement bien décrit et appréhendé... Alors, il s'adresse au bedeau qui est le seul à être resté dans l'église quand tout le monde est parti. Il essaie quand même de savoir d'où vient tout cela. Le bedeau lui explique l'histoire du contrat d'héritage.

«JERONIMUS: Au fait, vieux! Cela n'a rien à voir avec le fait!

LE BEDEAU: Eh, monsieur, le contrat d'héritage a à voir avec le fait, ou alors c'est comme si tu disais que la pomme n'a rien à voir avec le péché originel. »

Jérónimus le pousse: Mais qui vous dit que cet enfant a été tué? Et par qui ? Et dans quelles circonstances?

On a, en effet, trouvé deux hommes de Warvand près du corps de l'enfant, les armes à la main. On a pris ces hommes. On les a torturés. L'un est mort sous la torture sans pouvoir rien dire, et l'autre a pu dire un seul mot: « Sylvester», et puis il est mort, en pleine place publique. Bien sûr, il n'y a pas de quoi convaincre quelqu'un comme Jérôme qui n'arrive donc pas savoir ce qui s'est passé et comment ça s'est passé.

La scène suivante nous met en présence d'Ottokar, fils de Rupert, et de Johann, fils naturel de Rupert. Ils se disputent un voile.

« OTTOKAR: D'où te vient ce voile?

JOI-IANN:Je l'ai trouvé dans la vallée de Sainte Croix.

OTTOKAR: Tu ne connais pas la nom de la personne qui l'a perdu?

JOHANN: Non.

OTTOKAR: Bon, ça ne fait rien. »

En fait, il le cuisine et finalement Johann raconte comment il a eu cette écharpe.

JOI-LANN: By a cinq semaines - non, cela fera cinq semaines demain, que ton père emmenait avec lui toute sa suite à cheval pour chasser dans les forêts. Aussitôt comme un arc qui se détend tous les chevaux dans le tumulte s'élancent de la place vers les champs. Mon cheval, indompté et sournois, que le son des cors et le claquement des fouets et l'aboïement des chiens tendent plus sauvage encore, remonte le flot, un cheval après l'autre et bientôt sa tête devance le cheval de ton père. Avec force je lire sur les rênes mais, comme si un éperon l'avait louché, void qu'il

allonge encore sa course et jaillit de la horde comme la flèche hors de son arc. J'arrive encore à l'entraîner sur ma droite, en amont, sur des brisées; mais comme je dois emboîter le pas à ce que je vois avant de pouvoir bien me rendre compte de ce que je vois, très vile c'est la chute, cheval et chevalier dans le bas d'une rivière.

OTTOKAR: Dieu soit loué que je te voie devant moi sur la terre ferme. Qui donc t'a sauvé?

JOI-IANN: Qui, demandes-tu ? Ah, faut-il le dire d'un mot (Je ne peux le dire comme je le pense, c'était une jeune fille nue.

OTTOKAR: Comment? Nue?

JOHANN: Pure, rayonnante, comme une déesse sortant du bain. Je l'ai seulement vue fuyante dans sa beauté car, lorsque mes yeux recouvrèrent la lumière, elle se couvrait.

OTTOKAR: Et puis?

JOHANN: Ah! C'était comme un ange désormais vêtu qui s'avait çait vers moi, car elle accomplit l'office des anges, releva d'abord moi corps, ensuite délia rapidement le voile qu'elle portait sur sa tête pou endiguer le fleuve de mon sang.

OTTOKAR: O bienheureux!

JOHANN: J'étais assis immobile comme une colombe dans la mair d'un enfant.

OTTOKAR: Et elle ne parlait pas?

JOHANN: C'étaient comme des sons de cloches. Elle m'a demandé, toujours affairée, qui j'étais, d'où je venais... Elle s'effraya vive, nen quand elle apprit que j'étais de Rossitz.

OTTOKAR: Comment? Et pourquoi?

JOHANN: Dieu sait. Toujours est-il qu'elle acheva rapidement son office, me laissa le voile et disparut. »

Cette jeune fille, ils vont se la disputer. Elle n'est autre qu'Agnès, la fille de Sylvester. Elle refuse bien sûr de dire son nom. Mais Ottokar, dès qu'il l'a vue, est tombé amoureux, et Johann également. Il semble que ce soit une apparition, un ange, une femme irrésistible. Tous les deux cherchent à savoir son nom qu'elle refuse de dire, et pour cause... Les deux jeunes gens décident de l'appeler Marie, entre eux. Arrive Jérónimus qui, semble-t-il, s'est laissé retourner.

«JERONIMUS : Je dois te dire que j'ai changé d'avis, je dois effacer l'opinion mauvaise que tu as de moi et, si possible, t'en inspirer une meilleure. Dieu sait que c'est une affaire pénible. Ottokar, n'en parlons plus. Tu peux me croire, je ne savais rien de tout ce qui s'était passé. Si tu ne me crois pas, alors, comme il te plaira. Je n'ai pas envie de me blanchir devant toi. Si tu peux supporter de me méconnaître ainsi, par Dieu, je peux bien le supporter aussi.

OTTOKAR: Que dis-tu Jérónimus?

JERONIMUS : Je sais pourquoi tu persistes dans ta méfiance. Il est vrai et je ne le nierai jamais, oui, je pensais prendre la jeune fille pour

femme. Mais si jamais je devais faire alliance avec des assassins, que la main du bourreau brise mon blason! Ottokar, qu'as-tu? Qu'est-ce qui t'a si soudainement et si profondément ému?

OTTOKAR: Donne-moi ta main. Que tout soit pardonné!

JERONIMUS: Des larmes, pourquoi des larmes?

OTTOKAR: Laisse-moi, il me faut l'air libre. »

Vous voyez bien, l'amour aussi est sujet à caution, puisque c'est lui qui explique ici que Jérôme déclarant qu'il n'aimera plus Agnès soit immédiatement reconnu et pardonné. Le spectateur, lui, sait de quoi il retourne.

Mais passons maintenant dans la maison d'en face, chez les Schroffenstein de Warvand. Là, il y a le grand-père, Sylvius, qui a dû renoncer au trône parce qu'il est devenu aveugle. Ce grand-père discute avec sa petite fille, Agnès. La symétrie est parfaite entre les deux familles sauf que la mort d'un enfant a

30 eu lieu précédemment à Warvand.

« SYLVIUS: Agnès, où est Philippe?

(c'est le nom de l'enfant mort)

AGNES: Bonté divine ! Je te le dis tous les jours, et je te l'écrirais noir sur blanc si tu n'étais pas aveugle ! Approche, je vais te l'écrire dans la main.

SYLVIUS: Cela aide?

AGNÈS: Cela aide, crois-moi.

SYLVIUS: Ah, cela n'aide pas!

AGNÈS: Cela aide contre l'oubli.

SYLVIUS: Mais pas contre le souvenir.

AGNES: Bon père

SYLVIUS : Chère Agnès!

AGNÈS: Touche ma joue pour voir.

SYLVIUS: Tu pleures?

AGNÈS : je sais bien que le révérend me gronderait, mais je crois qu'il ne comprend pas. Car, vois-tu, tout comme je ris sans le vouloir si quelqu'un se montre ridicule, je dois pleurer si quelqu'un meurt.

SYLVIUS: Pourquoi donc, selon le révérend, ne dois-tu pas pleurer? AGNES: Il dit qu'il est bien, là où il est.

SYLVIUS: Le crois-tu?

AGNES: Il est certain que le révérend doit s'y connaître, mais je crois qu'il ne dit pas toute sa pensée. Car Philippe se sentait bien ici, comment pouvait-il en être autrement? Nous l'aimions, il était bien, près de nous. Maintenant, ils l'ont couché dans la tombe - ah, c'est atroce! Certes, le révérend dit qu'il n'est pas dans la tombe; ou, pour le dire exactement, qu'il est dans la tombe, certes, mais - ah ! Je ne peux pas te le répéter. Qu'importe ! Je le vois où il est, à la bosse que fait la terre. Car d'où viendrait cette bosse?

SYLVIUS : Juste! Très juste ! Agnès, le révérend a tout de même raison. Je le crois avec confiance.

AGNÈS: Avec confiance? Voilà qui est bien étrange. Alors, oui peut-être bien qu'il en est autrement. Car d'où viendrait la confiance?

SYLVIUS: Comment veux-tu t'y prendre, Agnès?

AGNÈS: Que veux-tu dire?

SYLVIUS :Je veux dire, comment y croire?

AGNÈS: Il me faut d'abord apprendre, père.

SYLVIUS: Comment! Tu n'as pas fait ta confirmation ? Dis! Quel âge as-tu donc?

AGNÈS: Bientôt quinze ans.

SYLVIUS: Vois! Un chevalier pourrait déjà te mener devant l'autel! AGNÈS: Tu crois?

SYLVIUS: Tu le voudrais bien, n'est-ce pas? AGNES: Ca, je ne le dirai pas.

SYLVIUS : Je n'ai pas besoin de ta réponse. Dis à ta mère de faire venir pour toi le confesseur.

AGNÈS: Écoute! Elle vient, ma mère. SYLVIUS: Dis-le lui tout de suite.

AGNÈS: Non, j'aime mieux que tu le lui dises, toi, elle pourrait le mal prendre, venant de moi.

SYLVIUS: Agnès! Approche ma main de ta joue. AGNÈS: (se dérobant) A quoi bon ? »

Vous voyez, tout de suite la croyance et la religion nous sont indiquées par la présence du révérend, l'impossibilité de faire un deuil dans cette famille. « Il dit qu'il est bien». « Le croistu? ».

Comment avoir confiance en une croyance?

Il n'y a pas d'autre moyen apparemment que par un sacrement: la confirmation.

Mais y aura-t-il des sacrements pour toute la vie? Et, surtout lorsque la méfiance s'installe. Car, bien sûr, la mort de Philippe n'a pas été prise comme un événement naturel.

La scène suivante est celle où on veut donner les chevaux avec lesquels jouait Philippe.

Agnès dit que les fantassins étaient de Rossitz.

« AGNES: Ces cavaliers, disait-il, ce sont nous, et ces fantassins sont de Rossitz.

SYLVIUS: Non, ce n'est pas juste, ce que tu dis. Les fantassins n'étaient pas de Rossitz, Ils étaient l'ennemi.

AGNES: Précisément, c'est ce que je veux dire: l'ennemi de Ross itz. SYLVIUS: Mais non, Agnès, mais non. Qui te dit que les gens de Ross itz sont nos ennemis?

AGNÈS: Ce que j'en sais, tous le disent.

SYLVIUS: Ne le répète pas après eux. Ce sont nos amis, des parents proches.

AGNES: Ce que tu peux dire! Ils ont empoisonné mon frère, ton petit-fils, et ils ne seraient pas l'ennemi?

SYLVIUS: Empoisonné! Notre Philippe!

GERTRUDE: Mais enfin, Agnès, la jeunesse porte toujours le secret dans son cour comme un oiseau dans la main.

AGNÈS: Quel secret? Tous les enfants du chateau le connaissent. Et toi-même, ne l'as-tu pas dit publiquement?

GERTRUDE: L'ai-je dit? Et publiquement? Qu'est-ce que j'aurais dit publiquement ?Je t'ai confié en secret qu'il se pourrait, qu'il est possible, qu'il semble bien...

SYLVIUS: Gertrude, ce n'est pas bien de dire cela.

GERTRUDE: Je n'affirme rien, tu entends ?Je ne veux accuser personne de cette action, je veux me taire sur tout.

SYLVIUS: Mais tu les accuses d'être éventuellement coupables. »

Gertrude répète les événements et ses interprétations, essayant d'indiquer sur quel terrain elles se fondent. Arrive Sylvester, qui est donc le roi en place. Nous avons donc une très belle

symétrie dans cette pièce. Rupert, roi de Rossitz est un fou furieux. Sa femme cherche au contraire à l'apaiser et à trouver une échappatoire pour éviter la guerre. Là, c'est Sylvester qui est un homme intègre, qui veut absolument éviter la guerre, et c'est sa femme qui n'arrive pas à faire le deuil de son fils Philippe qui cherche à pousser son mari à faire la guerre.

Voilà ce très beau dialogue entre eux:

« SYLVESTER: Qu'est-ce que cela signifie ? Je m'étonne. O par le ciel, Gertrude, la fautive c'est toi! La méfiance est une maladie noire de lame et pour l'oeil malade tout, même l'innocent et pur, revêt le costume de l'enfer. Il noue subtilement l'insignifiant, le commun, l'absolument quotidien, comme on le ferait de fils dispersés pour constituer une image qui nous jette dans l'effroi par ses formes horribles. Gertrude, c'est une chose très grave.

GERTRUDE: Mon cher époux!

SYLVESTER: N'aurait-il pas mieux valu garder pour toi cette lumière qui, comme tu le prétends, t'a été révélée, plutôt que d'éclairer d'un rayon aussi ambigu cette journée qui, si elle avait vu ce que tu dis,

serait couverte pour l'éternité d'une obscurité de minuit, comme au jour du Vendredi Saint?

GERTRUDE: Écoute-moi!

SYLVESTER: La populace, ce petit sansonnet, ce miroir déformant de la rumeur à qui tu jettes la braise, tel un insecte s'en saisit et porte par jeu le feu sur les toits du voisin.

GERTRUDE: Jeter à la populace? O mon époux, la chose était si claire aux yeux de tous, qu'avant même qu'on ait pu la cacher, chacun avait déjà saisi la vérité f »

Nous allons voir que c'est aussi par les sours que les familles sont parentes, bien qu'elles portent toutes deux le nom de Schroffenstein. Il n'y a pas beaucoup d'indications propos des liens de parenté, de la généalogie

« SYLVESTER: Que dirais-tu si ta soeur, chez qui tu es allée bien vite il y a dix-huit ans pour l'assister dans son premier accouchement, si cette sour, dis-je, voyant son fils mort-né t'avait accusée d'avoir - tu me comprends - clandestinement, à la dérobée, pendant que tu le tenais dans tes bras et que tu l'embrassais, d'avoir bouché la bouche et broyé le cerveau

GERTRUDE: O Dieu, Dieu, je ne veux plus rien dire, ni accuser personne, je veux endurer la douleur, pourvu qu'ils nous laissent notre unique et dernier enfant! »

Donc, voilà des gens qui croient et d'autres qui sont incrédules.

Mais l'incrédulité et le doute, c'est aussi de la croyance. Il n'y a de toutes façons aucune vérité possible, aucun savoir sûr en ce qui concerne la mort des enfants. C'est bien pour cela que Kleist a choisi ce thème. Il frappe tout de suite très fort.

Arrive le messager qui veut absolument déclarer la guerre à Sylvester. Ce messager était chargé de dire la chose le plus violemment possible. Mais Sylvester ne veut absolument ni entendre ni croire ce que lui annonce le messager, qui pourtant s'exprime on ne peut plus clairement, dans les termes mêmes

de Rupert:

ALDOBERN: Mon Seigneur, le comte Rupert Schroffenstein, m'envoie te dire qu'il résilie la paix, à cause du meurtre accompli sur la personne de son fils Pierre.

SYLVESTER: Un meurtre?

ALDOBERN: Un meurtre. Mais il pense que je ne dois pas parler froidement de simple querelle et de litige et de lutte et de guerre ni d'incendier, Briller, dévaster, ravager. Je préfère donc utiliser ses propres mots qui sont: il a décidé d'ériger à la place de ton château, un gibet. Il a soif de ton sang et du sang de ton enfant, et du sang de ton enfant, a-t-il répété.

SYLVESTER: Voilà tout? Maintenant assieds-toi, cher ami. Tu n'es pas de Rossitz n'est-ce pas? Allons, assieds-toi. Quel est ton nom déjà ? Assieds-toi, assieds-toi! Dis-moi, je l'ai oublié, d'où viens-tu?

ALDoBERN: De par ma naissance? Seigneur, d' Oppenheim. Pourquoi cette question? [...]

SYLVESTER: Oui, par le bourreau, que crois-tu? Si quelqu'un a commis une injustice, un outrage ou quoi que ce soit d'autre à ton égard, dis-le moi, dis-le moi, nous allons te venger.

ALDoBERN: As-tu perdu le sens ou n'est-ce que frimfte?

SYLVESTER: Dis-moi mon fils, qui est ton maître ? Apparemment il est... enfin, tu sais déjà à quoi je pense. »

Il veut revenir avec lui à Rossitz pour apprendre de la bouche même de Rupert cette nouvelle.
« SYLVESTER: Nous cheminerons ensemble.

GERTRUDE: Pour l'amour de Dieu, tu te mets de toi-même à la merci de tes ennemis.

SYLVESTER: Ne dis plus rien.

ALDoBERN: Tu te trompes si tu crois qu'à Rossitz ils vont te recevoir avec ménagement.

SYLVESTER: Ça nefait rien, ça nefait rien ;je me présent erai seul. Un homme seul entre libre chez ses ennemis.

ALDoBERN: Le plus doux qui puisse t'arriver, c'est qu'on t'enchaîne au mur d'un cachot.

SYLVESTER: Chose vaine! Je me procurerai la lumière même s'il faut la chercher en enfer.

ALDoBERN: Une malédiction pèse sur toi. Il n'y a personne à Rossitz pour qui ta vie serait sacrée.

SYLVESTER: Tu ne m'effraies pas. La leur est pour moi sacrée. Et je risque la mienne avec joie et courage. Maintenant, partons! »

Jéronimus entre:

«JÉRONIMUS: Où allez-vous?

SYLVESTER: C'est bien d'être venu.Je te prie de rester auprès des femmes jusqu'à mon retour.

JÉRONIMUS: Où veux-tu aller? SYLVESTER: A Rossitz!

JÉRONIMUS: Te livres-tu toi-même comme un pécheur converti? SYLVESTER: Pourquoi cette question?

JÉRONIMUS: Va, une vie mauvaise ne vaut pas la peine d'être prolongée. Va et pose par soumission chrétienne ta tête coupable sur le billot. SYLVESTER: Crois-tu que si j'étais coupable je refuserais ma tête au droit de la vengeance?

JÉRONIMUS: O bonimenteur de la nature humaine! Penses-tu que je prendrai pour vrai ton coeur faussaire et l'achèterai de confiance une seconde fois? Suis-je donc un membre aveugle du peuple, que tu veuilles me mystifier avec tes clameurs et me mystifier encore? Mais tu ne vaux pas même le souffle que me cote cette seule parole: crapule !Je veux t'éviter, c'est là le mieux. Car ici, près de toi, ça pue comme puent les assassins.»

Sylvester s'évanouit. Le rideau tombe.

Je vous ai un peu mis au cour de cette intrigue. Les choses qui vont se passer sont terribles.

Pendant l'évanouissement de Syl-

vester, Aldöbern sort et est lapidé par la foule. On tue donc le messenger... Nous poursuivrons cette histoire la prochaine fois.

Vous voyez comment on est passé des lettres, du praticable épistolaire au praticable théâtral, et comment la faillite du savoir, la perte de cette religion personnelle a entraîné une critique radicale et une recherche absolument éperdue d'un fait vrai. Un fait qui ne soit pas un fait de sujet. Et manifestement, dans une situation pareille, il n'y a que des paroles de Sujet qui ne sont pas crues, qui ne sont pas crédibles. Et allez savoir la vérité quand il s'agit de la mort d'un enfant!

Bon, je m'arrête, même si c'est sur un suspens aussi terrible.

Inutile de vous dire que c'est une pièce qui est d'une actualité bouleversante, puisque, pas loin d'ici, c'est exactement ce qui se passe en différents endroits.

L'ami Kleist n'était pas un inconscient, fi avait sans doute entendu ce genre d'histoire, qui avait pu avoir lieu pendant la Révolution française, par exemple. Cette pièce a commencé à être écrite à Paris, en 1801, lorsqu'il est parti avec sa soeur, suite à cette crise, radicale, comme vous savez.

QUESTION: S'agit-il d'une pièce sur la ruine de la croyance ou sur les ravages de la croyance?

J. NASSIF: C'est une pièce sur les ravages de la croyance. Mais

il se trouve qu'il n'y a pas moyen, s'agissant de la mort d'un enfant, d'avoir autre chose que des croyances. S'il y avait un savoir sûr et définitif... Mais il s'agit de la mort, donc de ce qui met fin à tout savoir et, en plus, il s'agit de la mort d'un enfant à propos de laquelle on ne peut que se ruer dans les croyances. Comme par hasard, la croyance va servir les intérêts de la religion, du pouvoir de la famille, de l'argent, de l'amour, de toutes les passions... Et c'est ce que KLEIST démontre, sans révolte, très froidement. C'est disséqué avec un certain sang froid!...

« Les Gorgones qui habitent au delà de l'illustre Océan, aux confins, du côté de la nuit, au pays des nymphes du soir, les Hespérides aux voix sonores 2. »

Récemment, je suis allé voir *Le regard d'Ulysse*, magnifique film sur les Balkans et la mémoire. La recherche de la trace perdue est une quête qui bien souvent nous conduit vers cet « obscur objet du désir » 3. Quant aux Balkans, bien sûr, ils sont aussi dans la tête. Dans le hall du cinéma, mon regard fut arrêté par un texte qui y était affiché. Dans un théâtre de la ville, on jouait une adaptation du livre de Tony Duvert *Les petits métiers* 4. Ce livre étant épuisé, toute trace écrite impossible à retrouver, je résumerai ce court texte. Duvert dresse un portrait au vitriol de la fée ménagère. Méduse, c'est ainsi qu'il appelle son personnage, la tête hérissée non de serpents mais d'appareils ménagers, aspirateurs, ciroues, balais, brosses, serpillières, etc., s'emploie à lustrer sa maison et à en chasser toute impureté. Le narrateur, tout à fait effrayé, s'enfuit et trouve consolation auprès des bonnes à tout faire. L'écriture est splendide, mais le thème n'est pas d'aujourd'hui. Toutefois, force est de constater que Méduse pétrifie toujours les mortels comme les immortels.

C'est encore sous le choc de ce petit texte que peu après je rencontrai Persée. Il se plaignait d'un symptôme qui lui semblait relativement simple à décrire, somme toute assez banal, mais fort embarrassant : en voiture il avait peur de circuler seul. Cette peur était tellement importante que, dans ses déplacements, il se faisait accompagner par sa femme. Persée avait peur des femmes. En rêve il les réduisait à un sexe monstrueux. Ce sexe gigantesque le recouvrait, l'écrasait, et, selon ses propres termes, menaçait de l'envahir pour le violer. Il avait peur des femmes, ou, plus exactement, il avait peur d'aimer les femmes. Pour s'en tenir à distance, du moins le croyait-il, il aimait les hommes, de façon sporadique. Très finement, Persée faisait remarquer que c'était lorsqu'il « manquait d'angoisse », qu'il passait à l'acte. Mais comment donc Persée pourrait-il s'affranchir d'un danger qui bien sûr n'était qu'intérieur ?

La mythologie 5, en plaçant le danger à l'extérieur, aide à déployer cette problématique. Persée et Méduse sont les personnages de ce drame.

Persée est fils de Zeus et de Danae. Danae, chassée par son père, vogue sur les mers, avec son fils. Tous deux sont enfermés dans un coffre. Celui-ci échoue sur le rivage de l'île de Sériphos. La mère et l'enfant sont alors recueillis par un pêcheur. Le roi Polydecte s'éprend de Danae mais Persée veille jalousement sur sa mère. Au cours d'un repas, le roi demande à chacun d'indiquer quel présent il compte offrir. Persée se propose d'apporter la tête de la Gorgone. Polydecte le menace de prendre sa mère de force s'il ne tenait pas sa promesse. Persée sera secouru dans cette tâche par Hermès et Athéna.

Les Gorgones sont au nombre de trois. Seule la dernière, Méduse, est mortelle. Les trois monstres habitent l'extrême occident, non loin du royaume des morts. Leur tête est entourée de serpents. Elles ont des défenses comme les sangliers et des ailes d'or. Leurs yeux sont étincelants ; leurs regards foudroyants changent en pierre toute personne qui les voit, qu'il s'agisse d'un mortel ou d'un immortel. Seul Poséidon, monstre marin et grand fornicateur, avait osé s'unir avec Méduse.

La suite est mieux connue. L'expédition est préparée scrupuleusement. Persée est rendu invisible grâce à la calotte d'Hadès. Les nymphes lui remettent une besace et des sandales ailées. Il parvient ainsi au repère des Gorgones qu'il surprend alors qu'elles sont endormies. Un bouclier va lui servir pour construire un stratagème. Persée se détourne de façon à ne jamais croiser le regard de Méduse. Il fixe son regard sur le bouclier poli comme un miroir.

Persée ne voit du monstre que l'image, et non le regard, image que reflète le bouclier convenablement incliné.

Que voit Méduse dans un miroir ? Quoique nul ne le dise, il est assez facile de le comprendre. Le regard de Méduse ne se reflète pas dans un miroir, sinon elle serait elle-même médusée par son propre regard, c'est-à-dire changée en pierre. Tout au plus voit-elle une sorte de masque de tragédie antique : un visage entouré de serpents avec deux trous vides et noirs à la place des orbites. C'est ainsi d'ailleurs que généralement la statuaire la représente.

Revenons maintenant au stratagème de Persée. Regardant dans le bouclier légèrement incliné, il règle son mouvement sur l'image de Méduse dans le miroir. Si Persée se garde bien de croiser le regard de Méduse, celle-ci ne peut le voir puisqu'il a été rendu invisible. C'est ainsi qu'il s'approche d'elle. Ajustant alors son geste en fonction de l'inclinaison du bouclier, il tranche le cou de la Gorgone. Le héros glisse ensuite la tête du monstre dans sa besace. Toujours invisible grâce au casque magique et volant avec ses sandales, il peut échapper à la vengeance des deux autres Gorgones.

Aujourd'hui encore, on peut croiser Méduse, par exemple dans ce petit texte de Tony Duvert. On peut aussi rencontrer Persée. A Florence, place de la seigneurie, il est éternisé dans son acte. Une gigantesque statue de Cellini le représente brandissant à la foule la tête de la Gorgone décapitée.

Plus proche de nous, Persée oscille entre deux positions qui sont déterminées par son degré d'angoisse : la peur phobique ou le passage à l'acte pervers. Bien sûr, il lui faut prendre conscience du fait que le danger n'est pas extérieur mais bien intérieur et constitué de motions pulsionnelles.

La mythologie, comme toujours, a pour fonction de nous représenter un couple de motions antagonistes, en l'occurrence deux positions vis-à-vis de l'objet. D'une part, il y a la peur, l'effroi, la crainte de l'objet qui, pour cette raison, doit être relégué au loin, soit à l'extrême occident. Cette position est quasiment phobique. D'autre part, il y a le souci d'être au plus près de l'objet, de s'en saisir directement et sans intermédiaire, comme lorsque Persée brandit la tête du monstre. Cette position est assez fétichiste.

Cet « obscur objet du désir » est un objet non spécularisable. L'expérience du regard de Méduse face au miroir de Persée nous l'enseigne déjà.

C'est ici qu'il nous faut reprendre le schéma « Des idéaux de la personne » 6 dit schéma optique. Ce schéma métaphorise les rapports de l'objet, du moi idéal et de l'idéal du moi. Avant d'en reprendre les étapes il faut d'abord rappeler quelques notions de base. Nous pourrions ensuite suivre pas à pas Lacan, repérer quand il change de modèle optique puis pointer le moment où l'optique ne pouvant plus lui servir de métaphore il en vient à un pur jeu d'écriture.

Un miroir plan donne d'un objet a une image a', de même sens et située dans l'espace virtuel. Un miroir concave donne d'un objet a situé à son foyer, une image a', renversée et située dans l'espace réel.

L'expérience du bouquet renversé de Bouasse 7 est réalisée de la façon suivante : Au foyer d'un miroir concave, sont disposés, de part et d'autre d'une console horizontale, en haut un vase vide et en bas un bouquet de fleurs a. Un observateur O, voit dans le miroir une illusion d'optique : l'image réelle a', du bouquet se projette dans l'encolure du vase.

Lacan modifie les conditions de l'expérience. Il introduit un miroir plan, place le bouquet, au dessus de la console et le vase en dessous de celle-ci 8. Dès lors, un sujet placé en S1, voit

dans le miroir A, une image virtuelle $i'(a)$. Cette image virtuelle est en fait elle-même composée de deux éléments : d'une part l'image virtuelle du vase, obtenue dans le miroir plan à partir de l'image réelle du vase $i(a)$ donnée par le miroir concave ; d'autre part, l'image virtuelle a' , donnée par le miroir plan, du bouquet réel a . Bien sûr, le sujet, en S1, ne voit pas $i(a)$. Dans ce schéma, A symbolise la position du grand Autre, $i(a)$ représente le moi idéal, $i'(a)$ l'idéal du moi, et S le sujet.

La bascule de 90 degrés du miroir plan amène celui-ci à l'horizontale. Dans le même temps, S1 fait une révolution en sens inverse, de 180 degrés pour venir en S2. Ce double mouvement symbolise la dynamique de la cure 9.

A suivre les lois de l'optique, deux angles de vue sont alors offerts au sujet, selon qu'il regarde dans le miroir concave ou bien dans le miroir plan. Décomposons ces deux temps. Commençons par la vision dans le miroir concave : Le sujet placé en S2 voit une composition hétérogène. Celle-ci est faite d'une part de l'image réelle et retournée du vase et d'autre part de la vision directe du bouquet a . La vision dans le miroir plan donne une image virtuelle de cette composition hétérogène. Cette image est constituée d'une part de l'image virtuelle $i'(a)$, d'autre part de l'image virtuelle a' de l'objet a . L'image virtuelle $i'(a)$ est symétrique et inversée par rapport à l'image réelle du vase telle qu'elle a été construite sur le schéma précédent. Si l'on s'en tient aux conditions de l'expérience, le sujet en S2 n'a jamais accès directement à la vision du vase, corps propre et sac à pulsions.

La métaphore du schéma optique permet à Lacan un certain nombre de commentaires. Lors de la bascule de 90 degrés du miroir, la vision directe laisse apparaître une coupure entre l'image du vase et l'objet a , le bouquet. L'image et l'objet n'appartiennent pas à la même catégorie. Si $i(a)$ représente la libido du moi et $i'(a)$ la libido d'objet, lors du transvasement libidinal du moi à l'autre, il y a un reste, un reste narcissique disait Freud. Ce transvasement libidinal du moi vers l'objet, l'autre, n'est autre que le passage par le spéculaire, de $i(a)$, image réelle, à $i'(a)$, image virtuelle.

Pour pouvoir rendre compte de cette opération de transvasement et de son reste, il est nécessaire de recourir à un autre modèle. C'est ce que fait Lacan dans le séminaire sur L'angoisse 10. Ce schéma est une deuxième métaphore optique 11. L'objet a est maintenant placé dans le vase. Un miroir plan ne donne une image virtuelle que du vase et non de l'objet qu'il contient. Ainsi, seul le vase est spéclarisé. Ce nouveau schéma optique est mieux à même de métaphoriser l'opération de transvasement libidinal. Le reste, a , qui, placé à l'intérieur du vase, n'est pas spéclarisé, est situé du côté de la libido du moi. Tout n'étant pas transvasé, il y a, après opération, un manque du côté de la libido d'objet. Lacan écrit ce manque -j.

Comme souvent chez Lacan, il y a un temps durant lequel il emprunte ailleurs un modèle pour faire sa démonstration. Il y a ensuite un autre temps où il détourne ce modèle à la seule fin de pouvoir poursuivre sa pensée. Tout modèle n'est bien sûr qu'un outil pour un moment donné.

Il semble qu'ici, dans la démarche de Lacan, trois temps soient repérables. Deux se réfèrent à l'optique et le troisième à l'écriture mathématique.

Dans un premier temps, le schéma optique des idéaux de la personne lui sert à argumenter le rapport de Daniel Lagache 12. Il peut écrire : $i(a)$, $i'(a)$, a , S1, S2, A. Il faut noter qu'en bon respect de l'optique, il écrit aussi sur ces schémas, a et a' , l'objet et son image spéculaire. Il s'en explique ainsi, dans les Écrits. Le terme de la cure permet au sujet de reconnaître « la

puissance de l'objet a » et « fait rentrer au rang des vanités son reflet dans les objets a' de la concurrence omnivalente »¹³.

Le deuxième temps se réfère encore à l'optique. C'est celui de l'élaboration de l'objet a faite par Lacan dans le séminaire sur L'angoisse. Il y est dit explicitement que l'objet a est non spécularisable. En aucun cas on ne saurait obtenir de cet objet bien singulier une image spéculaire, quel que soit le stratagème utilisé, quand bien même celui-ci serait aussi subtil que celui inventé par Persée. Cependant cette nouvelle métaphore optique fait surgir une question : l'objet est-il non spécularisable simplement parce qu'il est situé dans la nasse du sac à pulsions, encore qu'il faille penser les exceptions, ou bien l'objet est-il non spécularisable en raison de son essence même ?

Ce n'est sans doute pas un hasard si à ce moment de son propos, Lacan oppose le fantasme du névrosé, confronté au manque et à la castration, à celui du pervers. Celui-ci, à partir du déni de la castration, s'illusionne d'une quelconque saisie de l'objet dans l'image de l'autre.

En effet, « il y a deux modes sous lesquels dans le rapport à l'Autre le petit a peut apparaître »¹⁴, selon que la structure est celle du névrosé ou celle du pervers, voire celle du psychotique.

Dans un troisième temps, Lacan abandonne les schémas optiques. L'objet a n'est pas spécularisable, non parce que les conditions ou bien sa situation dans la nasse ne s'y prêtent pas, mais, parce qu'il appartient à la catégorie du réel. Il ne saurait ainsi être représenté sur un schéma optique, il ne peut que s'écrire. L'opération de la division subjective produit un reste. Lacan prend alors cette formule au pied de la lettre : « dans A, si vous voulez, combien de fois S »¹⁵. L'écriture de cette division fait apparaître un reste : a.

Avec ce troisième temps, après les deux métaphores optiques, nous sommes passés à un pur jeu d'écriture.

Il y a bien longtemps que l'on s'interroge sur les rapports du perceptum et du percipiens, sur la « phénoménologie de la perception », sur les rapports de l'objet et de son image, sur le statut même de l'objet. Démocrite le premier avança l'hypothèse que, alors que la chose est constituée d'atomes, nous n'en percevons que l'image, le simulacre émis par l'objet.

Cette thèse sera reprise par Lucrèce dans *De rerum natura*. Sortes de fines pellicules détachées de la surface des corps, ces simulacres voltigent au hasard dans les airs ; ce sont eux qui, se présentant à nous, indifféremment, quand nous veillons ou quand nous rêvons, terrifient souvent nos esprits... J'affirme donc que ces représentations, ces figures impalpables, sont émises par les corps dont ils reproduisent l'image et qu'elles sont détachées de leur surface : on peut les appeler pellicules, ou écorce, puisque l'image reflète l'aspect et la forme du corps dont elle émane avant d'aller errer dans l'espace¹⁶. » Les simulacres apparaissent également dans les miroirs. Ils reproduisent alors fidèlement l'image des corps qui les ont émis. Il suffit de présenter n'importe quel objet à la surface d'un miroir pour voir une image apparaître. Lucrèce voit dans cette expérience la preuve qu'en permanence un flux de « subtiles textures » s'échappe de la surface des choses. Poursuivant son étude de l'optique, il constate que l'image peut se transmettre d'un miroir à l'autre, produisant ainsi des simulacres en chaînes. Cette étude s'étend également aux miroirs « dont la courbure imite celle de nos hanches »¹⁷.

La théorie des simulacres concerne les cinq sens. Elle permet aussi de s'interroger sur le percipiens. En effet, dit Lucrèce : « Pourquoi suffit-il que nous désirions quelque chose pour que l'esprit, aussitôt, se représente cet objet du désir ?¹⁸ » Bien évidemment, c'est Vénus qui mène le bal des illusions amoureuses. Il serait d'ailleurs, comme le fait remarquer Lucrèce,

plus facile d'éviter les pièges que nous tend la déesse que d'en sortir lorsque nous sommes tombé dedans. Ainsi « ... les hommes, trop souvent, aveuglés par le désir, forgent eux-mêmes les qualités qu'ils attribuent à un être qui en est dépourvu 19. »

Lacan s'inscrit dans la ligne de ceux qui interrogent le statut de l'objet. Il va dire que l'objet a est non spécularisable, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'image a' de cet objet dans un miroir. Un objet spécularisable, c'est en effet un objet dont un miroir peut recueillir l'image. Dans un miroir plan, l'image est symétrique et virtuelle, dans un miroir concave, elle est symétrique, inverse et réelle. Pourtant, les faits ne sont pas si simples qu'il y paraît.

Prenons les choses par le biais de la symétrie réduite ici à la symétrie par rapport à un plan. L'objet et l'image sont-ils identiques et superposables ? Existe-t-il des objets naturels qui seraient symétriques. Roger Caillois, à qui Lacan emprunta la théorie des ocelles, développe ces questions dans *La dissymétrie*²⁰. Force est de constater que seuls les objets manufacturés ont une image parfaitement symétrique dans un miroir plan. L'image est alors superposable à l'objet. Par contre, tous les objets de la nature sont marqués par l'asymétrie. Même les cristaux sont lévogyres et les atomes sont polarisés. L'homme offre une apparente symétrie, pourtant les viscères sont asymétriques. La main droite qui a une fonction généralement prévalante, n'est pas identique à la main gauche. On ne peut pas superposer la main à son image obtenue dans un miroir plan. Il faudrait pour cela opérer un retournement et une translation.

Ces remarques montrent que la catégorie des objets visibles dans un miroir est loin d'être homogène. Il y a donc des objets identiques à leurs images et d'autres qui ne le sont pas. De Démocrite à Lacan, l'hétérogénéité des images produites par réflexions d'un objet dans un miroir ne cesse d'augmenter.

Lacan introduit dans la conceptualisation de l'appareil psychique la notion d'une image spéculaire manquante. Ce qui manque d'un côté est repérable de l'autre comme un reste. Ce qui reste est ce qui n'a pu être transvasé de l'objet à l'image spéculaire. Cette image manquante est indexée de (-j) car ce qui manque porte la marque de l'intervention du phallus. Le reste, a non transvasé dans l'opération spéculaire, est non spécularisé. A ce reste, Lacan va donner le statut de non spécularisable. Il n'y a pas d'image de l'objet a dans le miroir simplement parce que cela est impossible. De même, il est impossible de concevoir que l'objet a puisse se situer hors sac, c'est-à-dire ailleurs que dans la boucle de la pulsion. Font exception, peut-être, ces moments durant lesquels l'impossible n'est autre que le réel, c'est-à-dire l'hallucination.

Après avoir fait usage de deux modèles successifs empruntés à l'optique, Lacan en vient à un jeu d'écriture pour inscrire au tableau cette petite lettre a, cet « obscur objet du désir ». Du regard médusant et pétrifiant de la Gorgone à l'acte de Persée éternisé par Cellini, la question des rapports du sujet à l'objet ne cesse de nous interroger. C'est toujours cette même énigme que nous rencontrons dans notre pratique, aux confins de la réalité, du côté de la nuit, au pays des Hespérides, gardiennes de ces objets très précieux que sont les pommes d'or.

1. Exposé fait le 14/10/95 à Fontevraud lors de la réunion du groupe régional « Salembarde »
2. Hésiode, *Théogonie*, traduction de A. Bonnafé, Paris, Rivage poche, vers 273-275.
3. Titre d'un film de Luis Bunuel.
4. Tony Duvert, *Les petits métiers*, Paris, Fata Morgana.

5. Pour la partie mythologique, ont été consultés : • Pierre Grimal, Dictionnaire de la mythologie, Paris, P.U.F., 1969. • Dictionnaire illustré de la mythologie et des antiquités grecques et romaines, Hachette, 1931.
8. J. Lacan, Écrits, op. cit., p. 674.
9. Ibid., p. 680.
10. J. Lacan, L'angoisse, séminaire 1962-1963, inédit.
11. Ibid., séance du 28 novembre.
16. Lucrèce, La nature des choses, traduction de C. Labre, Paris, Arlea, 1992, p. 152.
17. Ibid., p. 160.
18. Ibid., p. 175.
19. Ibid., p. 187.
20. R. Caillois, La dissymétrie, Paris, Gallimard, 1973.

durant lesquels l'impossible n'est autre que le réel, c'est-à-dire l'hallucination.

Après avoir fait usage de deux modèles successifs empruntés à l'optique, Lacan en vient à un jeu d'écriture pour inscrire au tableau cette petite lettre a, cet «obscur objet du désir». Du regard médusant et pétrifiant de la Gorgone à l'acte de Persée

40

Suite à une «histoire de la navigation... » ce texte constitue la réélaboration, après coup, de quelques réflexions risquées oralement à Fontevraud, à bord d'une «salebarde». Le 15 octobre 1995

Vers une « nouvelle anthropologie générale »? Sans présumer ce que pouvait envisager Lacan par cette audacieuse formulation, on peut cependant remarquer que cela fut lancé à propos de la nécessité de critiquer tout le schéma de l'OEdipe tel qu'il était jusqu'alors enseigné en psychanalyse; «... le désir incestueux de la mère, l'interdiction du père, ses effets de barrage et, autour, la prolifération plus ou moins luxuriante de symptômes. » (Le mythe individuel du névrosé », in Ornica, n°17-18, 1979).

On sait aussi qu'à la classique trilogie oedipienne Lacan pensait pouvoir substituer un « système quaternaire » en accord avec l'anthropologie structurale alors au sommet de son éclat. Sans doute, sur un plan topologique, est-il en effet fructueux de considérer les éléments en présence comme des signifiants situés chacun à une place et affectés d'une fonction. Ainsi est apparu comme quart élément le Phallus, dans la présentation de «la lettre volée » ou la magistrale explication du schéma « L ».

éternisé par Cellini, la question des rapports du sujet à l'objet ne cesse de nous interroger. C'est toujours cette même énigme que nous rencontrons dans notre pratique, aux confins de la réalité, du côté de la nuit, au pays des Hespérides, gardiennes de ces objets très précieux que sont les pommes d'or.

ESCALE II

PAR JEAN PRINCE

Mais le « schéma de l'OEdipe », en tant que projection dynamique vivante de référence, n'a pas été remplacé. Même on peut oser affirmer sans grand risque d'erreur que la psychanalyse a grandement contribué à rénover, amplifier, voire découvrir ce mythe comme fondement, dans une anthropologie qui déborde largement les frontières culturelles de ses origines

hellènes et même occidentales ou soi-disant « indo-européennes ». Cela au moins dans ce qu'il contient de plus explicite, de plus criant dans le déroulement de son drame par rapport à la Loi: l'interdit de l'inceste. Claude Lévi-Strauss a parlé, lui, d'obligation du don. Il ne s'agit évidemment pas ici d'une loi civile, pénale, politique ou religieuse, mais d'un principe universel éthique né avec l'homme capable de le lire, et aussi de l'entendre, dans la parole de l'autre, à travers son imaginaire, comme une exigence qu'il est amené, inévitablement, à confronter à son désir.

Cette « loi » présente la singularité de n'être énoncée nulle part sous sa forme horrifiante la plus radicale: qu'une femme ne risque pas de s'unir à son fils. Même pas dans le décalogue, remarquait Lacan. Seules se trouvent codifiées, variables selon les temps et lieux, les limites d'une consanguinité collatérale acceptable. Le récit mythique lui-même, tel que nous le rapporte Sophocle, n'entrevoit la possibilité du drame que dans l'ignorance où sont les protagonistes du lignage qui les réunit. Sur ce plan, les sujets n'y sont pas confrontés, dans leur désir,

la parole de l'autre, alors que Freud pouvait judicieusement déduire cette confrontation de son expérience clinique. L'expérience clinique, c'est d'ailleurs l'argument majeur qu'avancait Freud pour justifier Totem et tabou, bien au-delà des références ethno-anthropologiques d'alors, tout fait insatisfaisantes en l'occurrence pour un tel montage.

Mais cela ne suffit pas à faire véritablement de Totem et tabou un mythe. Qu'est-ce à dire? Un mythe n'est ni un roman ni un conte. Ce n'est pas non plus un récit de fiction. L'action qu'il raconte ne se déroule ni à une date précise ni dans l'intemporel « il était une fois... », mais au temps des origines. C'est « En ce temps-là... » que se déroulent théogonies, cosmogonies, anthropogénèse, récits dont les auteurs ne livrent pas les sources de transmission orale, et qui visent à expliquer comment le monde en est venu où il est. En ce sens Totem et tabou n'est assurément pas un mythe mais une construction hypothétique plus apparentée au domaine de la science-fiction. Les mythes, eux, sont des récits dont l'historicité hautement improbable est présentée comme issue du réel. Par là leurs auteurs mêmes les apparentent au sacré. Que ces mythes soient rattachés à une tradition écrite ou orale, leur appartenance au sacré se trouve d'ailleurs inscrite dans les diverses cultures par des pratiques rituelles qui leur sont symboliquement associées soit pour les expliciter, soit pour les développer, voire, dans les traditions orales, pour en tenir lieu, les remplacer.

L'anthropologie structurale nous permet sans doute de comprendre ces mythes, sur le plan de la distribution et de l'intrication des rôles des personnages, selon des schémas topologiques où l'on peut retrouver des constantes, une architecture où s'inscrivent différences, oppositions, combinaisons, comparaisons, elle ne conduit pas au risque de leur interprétation. Elle s'y refuse d'ailleurs explicitement. Or les mythes sont effectivement des tentatives d'interprétation, d'entendement, c'est à dire de lecture du monde, dans la présente aventure historique-humaine-dulangage, lecture nécessairement préalable à toute écriture, à la séquence près. Cette aventure n'est pas une abstraction conceptuelle. Il suffit, pour en saisir l'émouvante réalité, de regarder un père ou une mère parlant face à face à son enfant de moins de huit jours. Le regard de l'enfant, manifestement, nous livre par instants l'intensité d'une interrogation attentive tournée vers la compréhension du visage qui lui parle. De toute évidence ce tout petit, qui n'est pas encore parlant, est entré avant même sa naissance, dans l'aventure du langage.

Ce qui donne aux mythes leur valeur de référence, c'est leur renouvellement explicatif permanent, présent, insistant, depuis la nuit des temps et sous toutes les latitudes dans le

déroulement de la vie quotidienne. Telle est la situation du mythe d'OEdipe dans son rapport à l'interdit de l'inceste. Une reprise de lectures de ce mythe peut sans doute nous permettre une avancée pertinente dans son interprétation, à condition de rester en étroite cohérence avec notre pratique clinique.

Mais il est également nécessaire de tenter de replacer ce mythe dans une anthropogenèse où son récit nous est conté. Le plus clair et le plus complet n'est-il pas celui que nous a transmis la culture de la Grèce ancienne. Certes l'histoire des Labdacides est bien faite pour nous conduire à travers celle de ses héros jusqu'au destin incestueux de l'infortuné OEdipe.

Cependant ces « héros » ne sont pas des hommes, et leurs rapports à la Loi font plutôt d'eux des victimes, traitées pourtant comme des coupables par les dieux tout puissants horrifiés.

Freud a bien vu le chaînon mythique manquant et, s'appuyant sur sa clinique, a pensé pouvoir le rétablir en construisant Totem et tabou.

Il risquait en même temps une orientation qui n'est pas aujourd'hui encore sans poser d'importants problèmes. Dire qu'un homme naissant à trente ans tuerait son père et coucherait avec sa mère me semble plus pouvoir être déduit de Totem et tabou que servir d'argument clinique pour étayer la solidité de cette construction. D'autre part, dans le cursus d'une analyse,

même s'il a bien fallu admettre que le soi-disant traumatisme primitif se révélait ne pas être ce qu'il avait été supposé au départ, il n'est pas du tout établi qu'il faille lui substituer un fantasme sans support réel élaboré par un pervers polymorphe.

C'est, me semble-t-il, à l'articulation de ce chaînon manquant, en tenant compte à la fois de la clinique et d'une référence solide au langage, que l'on peut risquer une autre interprétation de l'histoire de l'inceste à travers les mythes. De par le monde il y a le choix. Celui sur lequel je me suis arrêté ne m'a pas paru d'emblée incontestable: c'est celui des textes de la Genèse, le premier livre de la Torah pour les juifs, de la Bible pour les chrétiens. C'est pourquoi il m'a semblé nécessiter un essai de justification.

42 C'est en effet un écrit que Freud, de par sa culture, dès son enfance, pouvait connaître mieux que quiconque. Or non seulement il ne s'en est pas consciemment servi dans son travail de réflexion anthropologique, mais il a pu constater, comme nous le pouvons aujourd'hui, à quelles horreurs ont pu conduire les utilisateurs de ces « textes sacrés », lorsqu'ils brandissent les bannières des guerres de religions ou de la terreur intégriste, quelle qu'en soit la couleur. Qui plus est, la simple appartenance religieuse des divers exégètes les a souvent amenés à prétendre en monopoliser les interprétations, c'est à dire la lecture, au prix même des exclusions que prononçaient naguère des censeurs tels que ceux qui avaient été organisés en « congrégation de l'Index ». Loin de moi de dénier à des religieux une compétence ou une autorité propres à leur domaine théologique, mais pour ce qui est de l'interprétation d'un texte, qui appartient au patrimoine de l'humanité tout entière, et de son rapport à l'histoire des

hommes, je n'ai pas à me plier à une éthique qu'ils pourraient me dicter. Chacun se doit, en tout cas, de respecter celle du langage, qui est en l'occurrence l'honnêteté linguistique et historique, surtout, lorsqu'il apparaît, au prix du doute.

A cette condition, non seulement je pense pouvoir utiliser ces textes comme tous ceux qui nous content les origines, mais je

les y choisis avec une prédilection particulière parce qu'ils se trouvent nous introduire à la partie la plus profonde, la plus ancienne et la plus intime de la culture de Freud, celle qu'il nous livrait, avec ses origines, sans savoir qu'il la refoulait pour n'en pas être accusé: le rapport de sa singularité juive à la pratique de la lecture de la Torah.

Cette pratique de lecture, unique au monde en son genre, répond à une injonction qui s'y trouve contenue: [...] tu liras et tu reliras... » Or il ne s'agit nullement là d'un commandement rituel répétitif, encore moins d'une obéissance à quelque interprétation antérieure, mais d'une invite à explorer, à découvrir du sens. C'est d'ailleurs ce qui s'est opéré, dans une incomparable fécondité, avec l'élaboration encore ouverte du Talmud où sont consignés les innombrables commentaires de lecteurs de la Torah et autres livres de l'ancien testament. Ces commentaires pour leur plus grande part sont constitués par le Midrash qui est en quelque sorte l'ensemble de ce qui est pris en compte par les commentateurs du texte. Ici, nulle limite sinon, heureusement, celle de la cohérence. Ce qui est à prendre, c'est exactement ce que Freud a recommandé d'utiliser pour les associations d'idées dans le processus d'interprétation: tout ce qui vient, comme ça tombe. A ce propos, Gérard Haddad note une réflexion que K. Abraham adresse à S. Freud dans une lettre: «Le mode de pensée talmudique ne peut tout de même nous avoir subitement quittés». (Gérard Haddad: L'enfant illégitime. Sources talmudiques de la psychanalyse - Ed. Point Hors Ligue).

Tout ce qui se présente est apte à ouvrir interprétation, qu'il s'agisse de la lecture de l'écrit ou de l'écoute de la parole. Sans oublier, naturellement ce qui semble tomber sous le sens.

Pour ma part, à travers la psychanalyse, c'est ce « mode de pensée » qui m'a incité à vérifier sa concordance avec la culture hébraïque, que j'ai décidé de partager. Ma conclusion est qu'en effet il est hautement recommandable d'utiliser, comme texte mythique, la geste de la Genèse. J'ajouterai un argument qui me semble décisif: les auteurs de ces textes, qui ne seront sans doute

jamais connus, décrivent au long de tout l'ancien testament, comme le remarque Jean Bottero, La naissance de Dieu. Le récit ne présente cependant aucune théogonie, simplement une Genèse du monde et de l'homme, dans un langage délibérément et hautement symbolique, difficile à négliger dans une quête d'interprétation cohérente, apte non pas à fournir des certitudes mais à soulever des hypothèses qui tiennent debout.

Certes, il ne faut pas s'attendre à ce que l'on puisse déduire de ces textes que les chiens font: « miaou » et les chats: « ouahouah »! Quoiqu'ailleurs..., la lecture de l'Ecclésiaste... ! Sans doute sera-t-il plutôt intéressant d'y trouver une correspondance claire avec ce que Freud appelait la « psychopathologie de la vie quotidienne », que j'appellerai moi, tout simplement notre clinique. Le moins que l'on puisse dire, à propos de cette clinique, est que les réalisations, en acte, de l'inceste, y sont rares. Mais les situations dont nous disons qu'elles en sont l'équivalent ou le risque sont pour ainsi dire notre pain quotidien. Le vocabulaire psychanalytique qui les décrit appelle cela des situations oedipiennes non résolues. Les conversations de salon font état d'hommes qui n'ont pas pu quitter leurs parents ou de mères dévoreuses. Le texte de la Genèse, lui, est extrêmement précis et explicite, pour peu que l'on

y prête attention. Il présente le risque de l'inceste à l'instant même de l'apparition du premier couple humain.

Pour rendre compte de ma lecture du texte il me faut expliquer, tout simplement en la décrivant, comment elle constitue une approche midrashique » (darash veut dire en hébreu: chercher), selon un « mode de pensée talmudique » sans omettre une quête éthique apparentable à la « mishnah », qui représente, elle aussi, une tradition ouverte des prescriptions. Ce faisant, il me semble pouvoir décrire ce que l'on pourrait appeler, en retournant la formule de K. Abraham, le mode de pensée psychanalytique.

En remarque préliminaire, parmi les traductions de l'hébreu en français, toutes nécessairement imparfaites, j'ai choisi celle d'Émile Osty, qui me semble la plus recherchée dans son exac-

titude, en même temps que la mieux adaptée à notre langue. Les commentaires que j'y ajouterai reposent tous sur des considérations linguistiques attachées au texte.

En toute rigueur, la mise en garde contre le risque de l'inceste peut être lue très tôt dans la Genèse, à l'instant même de la présentation du premier couple humain.

Genèse. Ch.2. y. 22. «Yahvé Dieu bâtit en femme la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena à l'homme.

23. L'homme dit: « Celle-ci, cette fois, est l'os de mes os et la chair de ma chair; celle-ci sera appelée femme, car c'est d'un homme qu'elle a été prise, celle-ci! »

24. C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair.

25. Or tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, et ils n'en avaient pas honte.

La relecture insistante du texte hébreu de cette brève citation permet des interprétations tout à fait pertinentes, cohérentes, parfois surprenantes dans leur nouveauté malgré les innombrables lectures antérieures.

Je remarque tout d'abord que le mot « homme », qui est le même, en français, dans ces quatre versets, ne correspond pas en hébreu à des termes identiques. Ce n'est pas sans importance pour la compréhension, pour l'interprétation du texte. Dans le verset 22 et la première partie du verset 23, ainsi que dans le verset 25, «l'homme» répond à l'hébreu « haAdam », qui désigne à la fois son nom, son espèce et son origine « haadamah », la terre, la glèbe dont il a été explicitement tiré. Certains traducteurs le désignent simplement par son nom: « Adam », oubliant l'article qui précède le nom. André Chouraqui a recours à un néologisme: il traduit par « le glébeux », rappelant avec insistance son origine.

Pour la seconde partie du verset 23 et le verset 24, le mot «homme » correspond à sa spécificité sexuelle, en hébreu: « Ish », apparu ici pour la première fois dans le texte de la Genèse. C'est également la première fois que cet « homme » prend la parole, pour exprimer son ravissement devant la réussite, tirée de lui, qu'il découvre et appelle, pour cette raison, ditil, «Ishah »: femme. On est loin là, n'est-il pas vrai, du mythe « héroïque » de Diane et Actéon conté par Ovide. Plus près, sans doute, de notre « clinique » journalière, nonobstant bien sûr, parci par-là, quelques avatars...!

C'est ainsi, en tout cas, que l'auteur du texte a préparé le terrain pour nous conduire à sa conclusion personnelle, au verset 24: « C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair».

Ce ((c'est pourquoi)), dans le récit rapporté ici, ne revient ni à « l'homme » ni à « sa femme», dont il est question dans le verset, pas plus qu'à Dieu, désigné comme responsable de la

fabrication (le « bâti ») du couple. C'est l'auteur qui introduit à cet instant de son récit une déduction qu'il lui semble pertinent de faire à la suite de ce qu'il vient de raconter. vienne à quitter son père et sa mère. Il pourrait ainsi s'attacher à sa femme, et ils pourraient devenir une seule chair «.

Nulle trace, ici, d'impératif ou d'interdit. Pas même l'établissement d'un ordre. Tout au plus l'évocation d'un souhait, d'une attente, encore aujourd'hui partout répétée bien que souvent si compliquée...! propre à éviter, sans doute, les mésaventures

ultérieures dont notre « vie quotidienne » est remplie. Il est bien certain, en tout cas, que si l'homme parvenait vraiment à se séparer de sa mère, il ne risquerait pas de coucher avec elle. C'est ce qu'a tenté en vain OEdipe, vidé, par l'oracle dont il attendait la lumière, à la fois de sa mémoire et de son désir. Autant dire vidé de son inconscient.

Or la Genèse présente la suite des événements d'une manière autrement cohérente avec ce que l'on connaît de notre « vie quotidienne ». Aussitôt après le verset 25, qui nous laisse en compagnie du premier couple nu, innocent et ravi, survient le

Ce verset 24 est d'ailleurs traduit parfois non pas au présent mais chapitre 3, entièrement consacré au récit fameux de ce qu'il est

habituellement convenu d'appeler la « faute », que les chrétiens au futur: « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule ont baptisée « péché originel ». Or, précisément, ce mot,

chair ». Il y a là, manifestement, non pas une erreur mais une faute » (en hébreu: « hatah »), n'apparaît pas dans ce chapitre

difficulté à traduire avec la chronologie de nos temps verbaux, mais dans le suivant, à propos de l'attitude du méchant Cain vis

passé, présent, futur, ce qui en hébreu inclut aussi une sorte à vis de son frère Abel. Il n'y est, non plus, nullement question,

d'improbable météorologie, où interviennent mémoire et désir, comme on l'entend souvent dire, de pomme ni de pommier,

où l'ouverture du sens nous entraîne, au-delà d'une localisation mais d'un curieux arbre, producteur de connaissance et de « vie »

dans le temps, sur ce qui est, pour des raisons diverses, « accompli » (en hébreu: « haï »), comme est déclarée « mère de tous les

pli » ou « inaccompli » (plutôt que passé ou futur). vivants » la femme, appelée pour cette raison par l'Adam: Eve

Impossible, me semble-t-il, de traduire ce verset 24 sans un commentaire de ce que l'auteur introduit là à la fois de désirable, de souhaitable, d'improbable, c'est à dire grammaticalement d' » inaccompli ». - Terme que les linguistes ont cru apte à décrire, en hébreu, un aspect dynamique du temps -.

Voici donc comment il me semble pouvoir « lire » ce verset 24:

« C'est la raison pour laquelle il serait bien que l'homme en (en hébreu « havvah » c'est à dire: vivante). Le récit que nous fait l'auteur se termine si mal qu'à la fin du chapitre, après avoir mangé de cet arbre malgré la défense qui leur avait été

faite, nos premiers parents se sont trouvés brutalement expulsés du jardin où ils s'étaient rencontrés sans pouvoir même en imaginer le souvenir, et dans l'état que nous connaissons depuis lors: condamnés à peiner pour vivre, avant finalement de mourir.

Ce troisième chapitre ne fait guère avancer l'histoire de l'homme. Il se contente de nous introduire à une interprétation théologique de la condition humaine qui est la nôtre.

Le drame attendu ne tarde pas, toutefois, à se confirmer. Le premier verset du chapitre suivant, en une phrase, installe avec la « possession », les risques de tous nos malheurs. En premier lieu celui de l'inceste. Genèse. Ch.4.verset let:

« L'homme connut Eve, sa femme; elle conçut et enfanta Cain et dit: «J'ai acquis un homme de par Yahvé ».

Quelques commentaires sont nécessaires pour expliquer l'étendue du désastre. Une remarque préliminaire s'impose. Dans cette mythique Genèse, tous les noms propres sont symboliquement explicables. Ils sont presque toujours choisis, à la naissance, par la mère, qui donne souvent les raisons de son choix. Peu importe, ici, une improbable exactitude historique. En revanche, l'auteur souligne par là le sens de l'interprétation qu'il suggère pour son récit.

Il convient d'autre part de rappeler qu'Eve vient d'être condamnée à «accoucher de fils dans la douleur». Or voilà qu'elle accouche de son premier fils qui est appelé a Qâïn », et que sa première parole, pour réagir à l'événement, est de dire: a Qdntt ish », c'est-à-dire: j'ai acquis, j'ai acheté, je suis propriétaire d'un homme. Peut-être veut-elle dire qu'après avoir autant souffert pour accoucher elle n'en a pas volé la possession. Toujours est-il qu'elle se l'approprie au nom d'un droit sacré, divin, inattaquable, par lequel elle retire à l'intéressé la liberté de s'échapper. Voilà, n'est-il pas vrai, l'installation explicite d'une pulsion de mort orientée sur l'inceste où l'enfant, avant d'avoir grandi, peut être victime de véritables possessions.

Est-t-il nécessaire de montrer que c'est surtout cela que l'on entend, à des degrés très divers, non seulement dans la vie quotidienne » mais aussi derrière le divan, plutôt que le meurtre du père ou des fantasmes sans support réel.

A discuter, n'est-ce pas?

Jean Princé, Le 21111995.